



Bulletin de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes N. 235

Le vœu héroïque, germe de vitalité

Comité de Rédaction:

Fr. Martín Corral
Fr. Léonard Leduc
Fr. Maurice Richit
Fr. Bernardo Villar
Fr. José María Valladolid
Fr. Hernando Sebá
Fr. Gilles Beaudet
Fr. Michel Sauvage
Fr. Umberto Marcato

Rédacteur en chef et Responsable Légal:

Fr. Umberto Marcato

En couverture: Portrait de Saint Jean-Baptiste de La Salle jeune, par le peintre Mario Caffaro Rore.

Détail de la «grisaille» de Bonnard sur le Voeu Héroïque (voir l'étude à la page 14).



APPROCHE DE L'EVENEMENT

0. La formule du Voeu héroïque 3
1. La grande nouveauté de novembre 1691
«...qu'est-ce que nous célébrons?»
F. Pedro Maria GIL 5
2. L'héroïque voeu de «fondation» 7
Sens et portée du voeu dans son contexte
F. Yves POUTET
3. Ce voeu qu'ils prononcèrent à genoux...» 14
Un regard sur les illustreurs de l'événement
F. Bernard SIMON
4. Un contrepoint à la «Fugue» sur le voeu héroïque 18
Autour de Nicolas Vuyart
F. Erhard TIETZE

SA FECONDITE DANS L'HISTOIRE DES F.E.C.

5. 1803: Une relance de l'Institut 21
Quelques frères s'assemblent...
F. Gilles BEAUDET
6. 1904: Plutôt l'exil que l'abandon 23
Etre fidèle coûte que coûte
F. Gilles BEAUDET
7. En Roumanie, une longue nuit de 42 ans 25
Texte: *F. Tiberiu* - Traduction: *F. G. Beaudet*
8. Devenir Frère en Pologne en 1953 30
Témoignage du F. Dominik Targalski
Propos recueillis par *F. Alain HOURY*

SON RETENTISSEMENT DANS NOTRE
AUJOURD'HUI

9. Les retombées du Voeu héroïque 32
Enquête auprès d'un groupe international
Synthèse par le *F. Alain HOURY*
10. Célébration du Voeu héroïque 39
F. Dominique RUSTUEL
11. Le Tricentenaire, aujourd'hui et demain 41
F. Bernardo VILLAR

LA FORMULE DU «VOEU HEROIQUE» DE 1691

Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit,
prosternés dans un profond respect devant
votre infinie et adorable Majesté,

**NOUS NOUS CONSACRONS ENTIEREMENT A VOUS
pour procurer de tout notre pouvoir et de tous nos soins
l'établissement de la Société des Ecoles chrétiennes**
en la manière qui nous paraîtra vous être la plus agréable
et la plus avantageuse à ladite société.

Et, pour cet effet
moi, Jean-Baptiste de La Salle, prêtre,
moi Nicolas Vuyart,
et moi Gabriel Drolin,

NOUS
dès à présent et pour toujours, jusqu'au dernier vivant,
ou jusqu'à l'entière consommation de l'établissement
de ladite Société,

**FAISONS VOEU D'ASSOCIATION ET D'UNION
pour procurer et maintenir ledit établissement
sans nous en pouvoir départir,
QUAND MEME NOUS NE RESTERIONS QUE NOUS TROIS
DANS LA SOCIETE
et que nous serions obligés de demander l'aumône
et de vivre de pain seulement.**

En vue de quoi, nous promettons de faire unanimement
et d'un commun consentement,
tout ce que nous croirons en conscience
et sans aucune considération humaine
être pour le plus grand bien de ladite Société.

*Fait ...ce vingt-unième novembre,
jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge 1691.
En foi de quoi nous avons signé.....*

Floraison de l'Institut Lasallien. Dessin du Frère Marek Mika de Pologne.



LA GRANDE NOUVEAUTE DE NOVEMBRE 1691

«Que signifie pour nous aujourd’hui, trois cents ans après, le geste de 1691?». Voilà une question qui, si nous y réfléchissons bien, contient en elle-même sa propre réponse.

Nombreux ont été au cours de l’histoire de l’Institut les moments où les Frères se sont posé cette question. Nous le faisons aujourd’hui. C’est probablement parce que nous en avons besoin. Eh bien, le fait même d’en avoir besoin est déjà un élément de réponse.

* * *

La Salle, Drolin et Vuyart ont posé cet acte après s’être dévoués un certain nombre d’années à la nouvelle Société. En ce qui concerne Drolin et Vuyart, nous ne savons pas exactement combien de temps et quelle portion de leur existence ils ont déjà consacrée au service des écoles chrétiennes. Nous en savons davantage sur M. de La Salle. Ce que nous connaissons bien, ce qui leur est commun à tous les trois, c’est leur dévouement à quelque chose qui — à ce moment précis — paraît s’effondrer.

Cela fait trois ans qu’ils se trouvent à Paris, essayant de donner une identité et un sens à l’oeuvre entreprise. Pendant le même temps, presque tout le travail accompli précédemment à Reims et dans ses environs a disparu: quelques écoles continuent à fonctionner, mais leur caractère distinctif tend à se diluer au milieu des nombreuses marques d’attention en faveur des nécessiteux dans le domaine de l’éducation. Autour de la capitale, les choses ne vont pas beaucoup mieux. En somme, il ne semble pas y avoir beaucoup de sens à s’adonner à quelque chose qui ait un caractère spécifique, spécialisé, professionnel..., consacré. Ils n’ont pas encore réussi à trouver une formule satisfaisante en matière de financement, ni de formation d’un personnel spécifique, ni par rapport aux institutions sociales existantes.

Cependant, ils croient en Dieu et en la nécessité du service que peut apporter l’école chrétienne. Ils osent croire que Dieu les appelle et les rend capables d’identifier les besoins de la nouvelle société urbaine qui s’édifie, et d’y répondre. Les treize, six ou quatre années précédentes leur permettent respectivement d’affirmer qu’il y a un sens dans tout cela qui paraît pourtant s’effondrer. Ils croient que, d’une façon ou d’une autre, Dieu leur demande un geste de vie face

à la société et à l’Eglise, même s’il ne doit être connu que d’eux seuls pour le moment.

C’est pour cela qu’ils accomplissent cet acte intime et radical.

Comme cela est déjà arrivé au cours de l’itinéraire du Fondateur, et comme cela se produira encore à diverses reprises, son acte de foi est en même temps un acte d’espérance. C’est cela surtout: un acte d’espérance. Loin de toute littérature à bon marché et de tout panégyrique vide, nous interprétons son geste comme celui de quelqu’un qui croit en l’avenir. Les trois ne peuvent croire en ce qu’ils tiennent entre leurs mains, c’est pourquoi leur vœu ne se borne pas à croire que Dieu les appelle: ils se disent plutôt que Dieu les appellera et continuera à les appeler.

C’est la foi, dans son sens le plus profond. Il serait absurde de les regarder comme des gens qui vont accepter ce qu’ils ont entre leurs mains en un geste qui serait davantage résignation souffrante que créativité inspirée par l’espérance. A cette date du 21 novembre 1691, ils ne voient rien autour d’eux qui les récompense ni leur apporte un juste retour pour le renoncement que suppose leur consécration.

Déjà le Fondateur avait accompli plusieurs fois un geste semblable, mais toujours — pourrions-nous dire — à titre personnel et comme un don de lui-même à d’autres, à travers les besoins desquels il entendait la Parole de Dieu. Cette fois-ci, le cas est différent: ce n’est ni une ni trois personnes qui professent à haute voix leur foi, c’est une communauté. Il est vrai que quelque chose de semblable avait déjà eu lieu cinq ans plus tôt, et qu’il y avait même lieu de la renouveler chaque année depuis lors. Pourtant le désespoir muet qui unit ces trois personnes nous montre clairement qu’ils ont conscience de faire quelque chose de différent et de nouveau.

Telle est la grande nouveauté de ce novembre 1691: le caractère communautaire de la foi exprimée. La Salle, Drolin et Vuyart se disent leur conviction qu’ensemble ils reçoivent l’appel de Dieu et la capacité d’y répondre. En fait, ils se consacrent à Dieu, aux enfants des nécessiteux... et les uns aux autres. Chacun d’entre eux est le dépositaire du geste de foi des deux autres. C’est même là leur destin. Ils croient en Dieu et donc à la capacité de chacun d’eux trois à lui répondre. Ainsi ils croient que la capacité de l’autre est source de la

leur. Ils se livrent donc mutuellement leur expérience, leur fatigue, leurs capacités, leur désillusion, leur avenir. Ils se consacrent à vivre chacun pour les autres. Ils croient que c'est la seule façon d'agir pour que l'appel de Dieu à ouvrir les écoles chrétiennes se fraie un chemin dans leur société.

* * *

Si maintenant, en 1991, nous portons notre regard en arrière et nous demandons ce que cela signifie pour nous, c'est que nous possédons déjà la réponse.

Nous n'avons pas besoin que quelqu'un nous en dise le pourquoi. Nous le savons, nous le savions.

Si nous nous posons la question, c'est parce que nous sommes très sûrs des motifs que nous avons de croire en Dieu, en notre société et en nous-mêmes.

Nous nous regardons nous-mêmes et nous constatons que nous sommes plus riches en connaissances qu'en espérance. Notre expérience et notre formation nous ont habilités au plan professionnel. Nous savons diagnostiquer les besoins de notre société ainsi que les courbes ou les va-et-vient décrits par les institutions sur les chemins de l'histoire. Nous savons trop bien que nous sommes presque sur le point de franchir le seuil de la stérilité institutionnelle. Nous savons que nous sommes vieux, amèrement vieux, bien plus que nous ne sommes sereinement et longuement féconds.

Dans cette situation, il n'est pas besoin que quelqu'un nous dise pourquoi nous célébrons un geste vieux de 300 ans. C'est parce qu'il nous porte à nous demander si nous croyons en Dieu et en nous-mêmes en tant que communauté. Il nous amène à faire clairement une distinction entre les nombreuses «fois» qui peuvent éventuellement nous soutenir en ce moment: dans les cycles de la société, dans les orientations théologiques, dans les moyennes d'âge, dans l'amertume de la croix... ou dans le passage de Dieu à travers notre vie.

Le rappel de ce geste de 1691 nous porte à regarder ce qu'a été notre vie, où elle a commencé, à qui nous nous sommes confiés, à qui nous nous référons aujourd'hui même, où nous voudrions nous trouver demain. C'est ainsi que nous nous examinons et faisons le bilan des circonstances — nombreuses ou non — où Dieu s'est montré dans notre vie, et des fois — nombreuses ou non — où nous lui avons vraiment répondu.

Cela nous fait prendre conscience de la façon dont son entrée en nous, et notre réponse ou notre silence, ont toujours été collectifs et communautaires. Nous découvrons ainsi que notre mérite et notre péché sont toujours partagés, pluriels, entre des

membres qui ne sont rien si la communauté ne leur donne pas une identification.

Et ainsi, dans le silence éloquent de notre question au sujet de cet événement, nous savons très bien qu'en réalité il s'agit d'une question pour notre communauté.

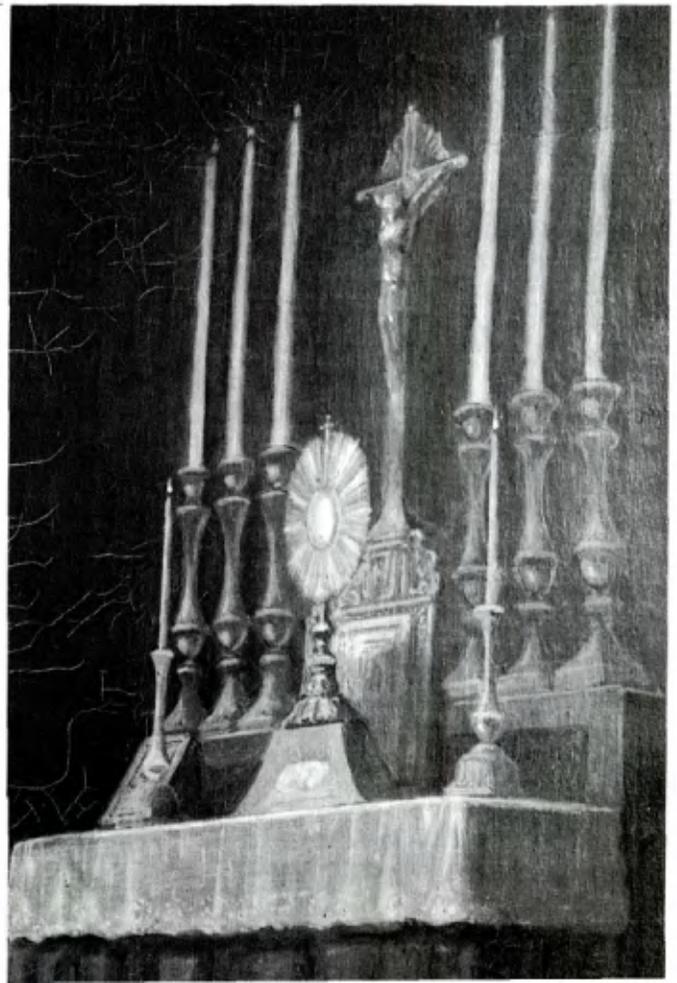
Alors nous voyons que la question consiste à nous dire en ce moment même notre foi, non dans le cheminement de chacun, mais dans notre identité collective. Notre vie nous fait voir que le souvenir de 1691 constitue en ce moment même un examen de notre espérance commune, de notre foi en nous-mêmes comme des instruments que Dieu met en place pour recevoir les signes des temps et y répondre par le ministère spécifique de l'éducation.

C'est pour cette raison que personne ne pourra nous expliquer suffisamment ce qui s'est passé ce 21 novembre s'il ne nous dit pas en même temps ce que nous sommes en train de faire aujourd'hui et ce que nous sommes disposés à faire par la suite.

Il est certain que nous n'avons pas besoin de répondre à cette question. Elle se répond à elle-même tant qu'elle vit inquiète en notre être, mêlée de perplexité et parlant de l'espérance que d'autres ont eue. Vraiment, il n'est pas besoin de répondre: vivre avec elle pendant une année en communauté est déjà un acte de foi.

F. Pedro María Gil

Détail de l'oeuvre de Bonnard.



L'HEROIQUE VOEU DE FONDATION DU 21 NOVEMBRE 1691

1991 marque le tricentenaire du voeu de «procurer l'établissement» des Frères des Ecoles chrétiennes, émis le 21 novembre 1691 par Jean-Baptiste de La Salle, associé à Nicolas Vuyart et Gabriel Drolin.

On parle parfois du «voeu héroïque». Ce fut assurément un acte héroïque, mais bien d'autres l'avaient précédé et d'autres encore le suivront. La caractéristique majeure du voeu émis en la fête de la Présentation de Marie au Temple de l'année 1691 est d'être essentiellement un voeu de fonder l'Institut au sens actuel du mot, c'est-à-dire de l'établir d'une manière stable «jusqu'au dernier vivant» des trois associés.

L'expression «voeu héroïque» pourrait être mal interprétée, car l'histoire de la spiritualité nous a habitués à parler du «voeu héroïque» à propos du voeu «du plus parfait». Parler de «voeu de fondation» est donc plus conforme à la réalité du voeu émis conjointement par Vuyart et Drolin à la suite du Fondateur.

1. Le texte du voeu

Emis secrètement par les trois engagés, ce voeu de 1691 resta inconnu du biographe Maillefer, comme il l'avait été de l'ensemble des Frères. Sans doute est-ce d'après la formule pieusement conservée par Drolin que nous le connaissons, ou plutôt d'après une copie.

En voici le texte: (1)

Très sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit, prosternés dans un profond respect devant votre infinie et adorable Majesté nous nous consacrons entièrement à vous *pour procurer*, de tout notre pouvoir et de tous nos soins, *l'établissement de la société des Ecoles chrétiennes*, en la manière qui nous paraîtra vous être la plus agréable et la plus avantageuse à ladite société:

Et pour cet effet, moi J.B. de La Salle prêtre, moi Nicolas Vuyart, et moi Gabriel Drolin, nous, dès à présent et pour *toujours jusqu'au dernier vivant* ou jusqu'à *l'entière consommation de l'établissement* de ladite société, faisons voeu d'association et d'union pour *procurer et maintenir* ledit établissement, sans nous en pouvoir départir, quand même nous ne resterions que nous trois dans ladite société et que nous serions obligés de demander l'aumône et de vivre de

pain seulement. En vue de quoi nous promettons de faire *unaniment et d'un commun consentement* tout ce que nous croirons en conscience et sans aucune considération humaine être pour le plus grand bien de ladite société. Fait ce vingt-unième novembre jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge 1691, en foi de quoi nous avons signé.

Pour comprendre la signification et la portée d'un tel engagement il nous faut connaître les circonstances extérieures qui l'ont rendu presque indispensable ainsi que la psychologie et l'état de santé de Jean-Baptiste de La Salle, son instigateur.

2. La pression des événements extérieurs

La Salle ne voulait pas établir un nouvel institut religieux. Il ne voulait pas s'occuper d'écoles. Son *Mémoire des commencements* (2) l'exprime clairement. C'est son esprit de foi traduisant les événements en signes de la volonté divine qui l'y a, en quelque sorte, «obligé».

Les premiers maîtres recrutés par Nyel n'ont guère l'esprit de communauté. A ces premiers maîtres à vocation pédagogique mais non religieuse succèdent des jeunes hommes ayant fait des études classiques. L'austérité de vie, la qualité de la prière, le dévouement auprès des enfants pauvres, le service rendu à l'Eglise sous l'impulsion du chanoine de La Salle les attirent. Ils écoutent néanmoins les voix venues du dehors...: ils n'ont pas d'avenir assuré... Que deviendront les écoles si La Salle n'y reste pas attaché toute sa vie ou s'il vient à disparaître? Le remède, le Fondateur le trouve, avec l'aide du Père Barré dans la renonciation à son patrimoine familial et à son canonicat, ainsi que dans une vie quotidienne en communauté avec les maîtres en se faisant semblable à eux, hormis toutefois ses obligations sacerdotales.

Les dés sont jetés, il a tranché.

Quand, à l'exemple des Soeurs de l'Enfant-Jésus, les plus généreux de ces maîtres demandent à La Salle de les autoriser à émettre des voeux perpétuels de religion, celui-ci leur en explique l'inopportunité présente. Il ne leur laisse envisager comme possible que le voeu d'obéissance lorsqu'ils y seront préparés.

Il me paraît évident que le Fondateur lui-même ne veut pas, à cette date, s'engager «pour tout le temps de sa vie» à vivre avec les maîtres.



Détail du vitrail de la Maison Généraleice (voir l'étude à la page 14).

Lorsque ces maîtres revêtent un habit noir avec rabat blanc, un chapeau tricorne, puis à l'occasion d'un rude hiver, le manteau à manches flottantes, La Salle s'habille comme eux. Le nom adopté *Frères des écoles chrétiennes* complète le sens qu'ils donnent à leur vie. Le monde s'insurge, le clergé proteste. Rien cependant ne le fait changer d'avis. Il tient absolument à être l'un d'eux.

La joie des premiers voeux, émis le dimanche de la Trinité 1686 (9 juin), préparés par une retraite commencée le jour de l'Ascension est ternie l'année suivante. Il n'y en a que huit, sur douze, à accepter de renouveler leur engagement. Le coup est cruel pour la sensibilité vive de celui qui comptait sur eux pour assurer la perpétuité de l'oeuvre. Le mérite des huit est évident; La Salle peut compter sur eux, il peut faire équipe avec eux, mais sa visée est autre. Il n'a pas changé d'avis: les Frères doivent être gouvernés par un Frère. Il démissionne donc. Le Frère Henri Lheureux est élu supérieur. Il a toutes les qualités requises. Seulement le clergé rémois ne l'entend pas ainsi. On n'a jamais vu ça, dit-on, un laïc supérieur d'un prêtre. Finalement La Salle est tenu de se plier aux exigences de son directeur de conscience, de l'Archevêque, à la pression générale du clergé. Il reprend la tête de la communauté sans renoncer à son projet initial de cesser, au plus tôt, d'en assumer la charge. Il prépare le Frère Lheureux au sacerdoce.

Arrivé à Paris le 24 février 1688, avec deux Frères, il porte le même habit qu'eux. Cela n'a pas

l'heur de plaire au clergé sulpicien. Plus condescendant qu'à Reims, La Salle reprend le costume ecclésiastique, mais il ne transige pas en ce qui concerne l'habillement des maîtres. La querelle reprend. Le Fondateur fait face. Il rédige un important *Mémoire sur l'habit* qui nous est conservé. La pression extérieure n'a d'autre résultat que d'obliger La Salle et les Frères à approfondir leur réflexion sur l'importance d'un signe distinctif pour témoigner de leur spécificité religieuse et pédagogique. A ce stade de l'évolution des choses, j'ai même la conviction que La Salle, vêtu autrement que les Frères, interprète cette situation imposée par les événements comme un signe qu'il ne saurait être assimilé aux Frères et que sa vraie place n'est pas d'être à leur tête mais plutôt auprès d'eux comme prêtre animateur.

A l'école de la rue Princesse, une tension croît entre les protagonistes. La Barmondière fait comprendre à La Salle qu'il est de son intérêt de se retirer de son plein gré. Mais changeant de manière de voir après avoir rencontré La Salle, il confie la direction de l'école aux Frères et à leur supérieur. La fragilité de l'oeuvre entreprise n'en paraît pas moins indéniable au Fondateur, tout au moins dans la structure du moment.

Le succès de la première école incite M. Baudrand à en ouvrir une autre rue du Bac. Les maîtres de la confrérie des petites écoles s'émeuvent de la diminution du nombre de leurs élèves payants. Ils engagent une instance... Le chantre Claude Joly leur donne raison (3) ...La Salle s'apprête à quitter Paris. Le curé s'y oppose et le prie d'interjeter appel. Il s'y résigne. Il demande au Seigneur par l'intercession de Marie de lui faire connaître sa volonté, à savoir, s'il lui est agréable que les Frères des écoles chrétiennes se développent à Paris. Sa défense mise par écrit entraîne la conviction du juge. La Salle et les Frères restent donc à Paris avec la charge de quelque cinq cents enfants. Mais ils savent que rien n'est joué. Ils n'ont pas d'existence légale et pas même d'accord favorable de la direction diocésaine des petites écoles.

Autres événements extérieurs influents. Le décès de plusieurs des conseillers et soutiens de J.B de La Salle. Le 31 mai 1686, le Père Barré meurt. La Salle habituellement très maître de ses sentiments se montre «très affligé de cette perte» (4). Le 31 mai 1687 décède Adrien Nyel. Sa mort fut pour le saint un coup au coeur (5).

Le 25 octobre 1689 c'est au tour de Charles Démia de quitter ce monde. Depuis 1687 pour le moins, La Salle lui avait demandé d'importants lots de livres (6). Encore un soutien extérieur qui disparaît. La Salle reste apparemment bien seul sur la brèche.

3. La pression des décès internes à la Communauté des Frères.

Dès 1684, le Frère Jean-François succombe aux conditions éprouvantes de cette vie.

Le Frère Bourlette d'une famille aisée, entré malgré l'opposition de sa famille, meurt le 6 septembre 1686.

Le recrutement et la formation de nouveaux maîtres deviennent pour le Fondateur un exigence prioritaire.

Le 30 avril 1687 le Frère Maurice, issu d'une famille notable, modèle de la communauté rémoise, que Monsieur de La Salle aime singulièrement, meurt de tuberculose.

En plein été 1687, le Frère Directeur de l'école de Guise est frappé d'une maladie mortelle. Il désire revoir le Fondateur. Celui-ci se met en route. Après le décès de plusieurs Frères des plus fervents, comment interpréter dans la foi, la volonté de Dieu? Pourquoi rappelle-t-il à Lui tant de maîtres nécessaires aux écoles? La conviction du saint serait-elle ébranlée? En tout cas il veut arracher au ciel une réponse claire. Le voyage est transformé en véritable pèlerinage. La congrégation naissante a besoin du mourant. A Guise il est accueilli à bras ouverts. Le malade l'embrasse cordialement. Presque aussitôt il se sent mieux, se déclare même guéri. L'épreuve a été rude. La réponse divine aux prières de tous semble évidente. Il faut persévérer, les recrues indispensables à l'Institut ne manqueront pas, du moins ne périront-elles pas toutes dans la fleur de l'âge, à peine formées à la vie religieuse et pédagogique des Frères (7). A cette série éprouvante s'ajoute la perte cruelle du Frère Henri Lheureux. La Salle arrive à Paris deux jours après la mise au tombeau. Il pleure, malgré son habituelle maîtrise de soi. L'émotion est vive, la douleur profonde, le quasi désespoir intellectuel difficile à surmonter car le prêtre qu'il préparait pour lui succéder n'est plus là. Ses longs efforts pour renoncer lui-même à la charge de supérieur apparaissent vains. Où est la volonté de Dieu? Pendant quelques moments, il reste sans voix, se plonge dans la méditation de l'événement. Revenu à lui, il adore les desseins mystérieux de la Providence puis annonce aux Frères que c'est un signe que le Seigneur ne veut pas de prêtres chez les Frères des écoles chrétiennes (8). Sa décision est prise. Elle ne résout pas le problème de sa future succession. Il y pense désormais en cherchant une autre solution.

4. La pression des abandons et des échecs

A la rude épreuve des décès multiples s'ajoute la renonciation de quatre des douze Frères engagés par vœu le dimanche de la Trinité 1686.

En 1690, la communauté rémoise a fondu. Des 16 Frères qu'elle comptait après l'ouverture de celle de Paris en 1688, il n'en reste plus que huit. Aucune entrée ne s'est produite. Le séminaire de maîtres pour la campagne, temporaire par nature, avec succession d'ouvertures et de fermetures, en déclin depuis quelque temps, voit sa fin en 1691.

A Reims toujours, le postulat pour «jeunes garçons de 14 à 15 ans, transféré à Paris rue Princesse en 1690, est désorganisé par les exigences du prêtre sacristain. Plusieurs renoncent à leur vocation enseignante. C'est encore un coup dur pour le Fondateur.

En 1691, en dehors des écoles qui donnent toute satisfaction, les structures mises en place pour assurer la pérennité de l'oeuvre s'effondrent. Tout est à reprendre par la base.

Il faut un noviciat indépendant de la paroisse et proche de son domicile. Il lui faut trouver un biais pour remédier au décès du F. Lheureux sans préparer aucun autre Frère au sacerdoce.

Un remède à la mauvaise santé ou à la fatigue des Frères est trouvé grâce à la location de «pauvres» bâtiments sur la route de Paris à Issy, à l'entrée du village de Vaugirard.

En septembre 1691 La Salle y appelle tous les Frères «entrés dans (l'Institut) depuis trois ou quatre

Le vœu héroïque: dessin du Frère Richard Buccina, de Bishop Walsh High School, Cumberland Maryland, USA.



ans», il obtient leur accord pour prolonger cette formation spirituelle de sorte que, le 8 octobre, commence une sorte de noviciat, tandis que les élèves-maîtres disponibles du séminaire de Reims les remplacent dans leurs classes. Jusqu'à quand dure ce «noviciat»? On ne sait. Néanmoins j'imagine volontiers que c'est à l'issue de ce «noviciat» que La Salle réunit autour de lui Nicolas Vuyart et Gabriel Drolin pour leur proposer, face à un Institut déjà revitalisé, l'engagement héroïque de le soutenir jusqu'à son complet «établissement».

5. Aux portes de la mort

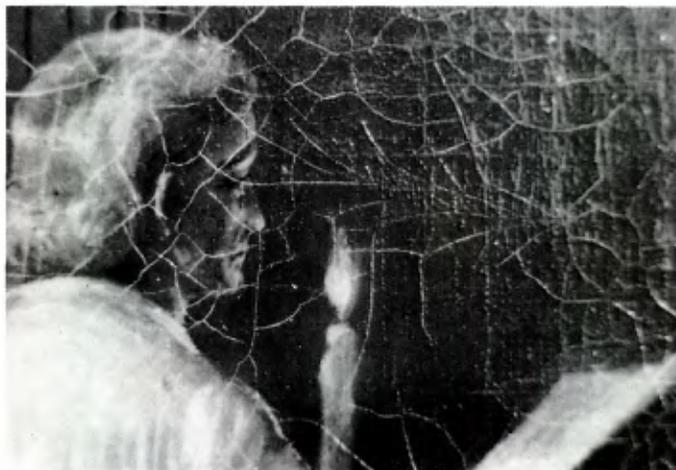
Né de complexion délicate (9), La Salle est en pleine forme physique à 36 ans lorsqu'il quitte Reims pour Paris (10). Mais en 1690 une grave maladie «fait désespérer de sa vie» (11). Il souffre d'une rétention d'urine. Helvétius le considère aux portes de la mort. Le viatique et le sacrement des malades lui sont procurés. Le curé, M. Baudrand, console le saint qui voit s'effondrer tous ses espoirs de mener à bien l'établissement de son Institut. Il lui promet, ainsi qu'aux Frères, de servir de père à la communauté (12). Frère Lheureux se préparant alors au sacerdoce, cette protection ecclésiastique peut effectivement tranquilliser tout le monde: un prêtre associé aux Frères sera facilement accepté par le monde ecclésiastique. Mais le lien avec le seul curé, lui-même rattaché à une société ecclésiastique, Saint-Sulpice, peut aussi provoquer quelques inquiétudes.

Rétabli, le Fondateur a besoin d'une convalescence. La Salle s'y refuse, il supplie les Frères d'accepter qu'il aille à l'hôpital public des pauvres. Intérieurement, ne pense-t-il pas que ce serait un excellent moyen de laisser ses disciples prendre en mains leur destinée et accepter, de fait, le Frère Lheureux comme supérieur délégué?

A peine relevé de cette maladie étalée sur environ deux mois, il tombe de nouveau malade à Reims. A peine rétabli, il apprend la maladie du Frère Lheureux, il rentre à Paris, où il est accablé par son décès, plus crucifiant pour lui qu'aucun autre (13).

6. Les tendances de son propre tempérament

Diverses études catactériologiques peuvent être retenues quand elles s'accordent avec les témoignages des contemporains. Certains éléments éclairent le voeu exceptionnel du 21 novembre 1691. Le Professeur hollandais Slikboer signale une propension native à longuement réfléchir avant de décider, à ne «jamais revenir sur une décision prise». Il préfère s'oublier lui-même «plutôt que son oeuvre». Sa sen-



Détail de l'oeuvre de Bonnard.

sibilité affinée est «très vulnérable», elle est «susceptible de découragement» vite compensé par l'intellectualisation des événements, doublée d'une volonté de fer. Capable de résister aux «influences externes», il n'en subit pas moins d'éprouvantes contrariétés. Il sort de lui «une influence irrésistible» à l'égard de ceux qui, comme lui, sont «saisis par leur vocation». Vers 1700 «cette vocation ne me semble pas entièrement intégrée dans sa personnalité». Il en ira autrement vers 1715.

L'étude du Dr Marcel Viard, Paris, confirme cette analyse. «Pas toujours autant de confiance en soi qu'il en a l'air» — «volonté obstinée, persévérante» — «la foi lui permet d'agir sans jamais perdre de vue le caractère sacré de sa mission» — «à l'encontre de ses sentiments intimes, sait prendre une initiative».

Le livre du Prof. Moretti, *Copie non conforme* souligne quelques aspects précédemment mentionnés: «fermeté grâce à laquelle il surmonte tous les obstacles» — «appréhension de manquer à son devoir» — «dans les périodes les plus difficiles...il glisse vers le découragement.» — «de ferventes prières vivifient ses forces».

Il ne faut pas compter sur les aveux de Jean-Baptiste de La Salle pour en savoir davantage. Toutefois son *Mémoire des commencements* (14), exprime bien l'évolution de ses intentions.

«Je m'étais figuré que la conduite...serait *seulement une conduite extérieure...*».

«Dieu voulant m'engager à prendre entièrement le soin des écoles le fit d'une manière imperceptible et *en beaucoup de temps*».

Il reste dans cette même disposition lorsqu'il se dresse un règlement personnel connu sous le titre *Règles que je me suis imposées*. (15)

«Je regarderai toujours l'ouvrage de mon salut et de *l'établissement et conduite* de notre Communauté comme l'ouvrage de Dieu...Je lui en abandonnerai tout le soin pour ne faire tout ce qui me concernera

là-dedans que par ses ordres, et je le consulterai beaucoup sur tout ce que j'aurai à faire, soit pour l'un (mon salut), soit pour l'autre (l'établissement de l'Institut).

L'expression «tout ce qui me concernera là-dedans» indique clairement que La Salle se considère au moment de ces résolutions, comme extérieur à «l'établissement et conduite» des Frères des écoles chrétiennes.

La résolution selon laquelle il se considère comme obligé de «renouveler» tous les jours «la consécration» de lui-même «à la Très Sainte Trinité» laisse supposer que ce règlement est postérieur au vœu émis à la Trinité 1686.

7. Les préludes du vœu de fondation

De 1688 à la mort de Lheureux en 1690 ou début 1691, rien ne change quant à l'objectif poursuivi par le Fondateur. Mais ce décès interprété comme signe de Dieu entraîne une orientation nouvelle: le Supérieur des Frères sera un Frère! que faire alors? Il faudra à la fois l'acquiescement de l'ensemble des Frères et celui du monde ecclésiastique. Quelques exemples tirés de la vie de personnages qu'il connaît bien, peuvent l'aider à trouver une solution.

Il en est plusieurs. Il y a surtout celui de Jean-Jacques Olier que son séjour au Séminaire de St-Sulpice lui a fait connaître. Dès le début décembre 1641, le fondateur des Sulpiciens avait eu l'intuition que Dieu comptait sur lui pour organiser une compagnie de prêtres formateurs du clergé. Dans un pèlerinage à Montmartre, lui et deux compagnons prennent l'engagement «de ne se quitter jamais» afin de «servir ensemble» à la sanctification du clergé.

Le 6 septembre 1645, alors que la communauté commence à se développer, Olier et deux compagnons, différents des premiers, signent devant notaire un acte «d'association» pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise. Ils «promettent de faire un corps de communauté «selon des statuts et règlements qui seront convenus entre eux et ceux qui s'uniront à eux» et pour ce faire, ils chargent M. Olier d'obtenir du Pape une bulle de confirmation, et du roi, des lettres patentes.

La Salle, en 1691, n'imite pas servilement cette manière. Lui émet un «vœu». Mais la perspective fondatrice est du même ordre. La Salle forme avec Vuyart et Drolin une trinité terrestre solidaire qui s'engage jusqu'à parachèvement de l'établissement des Frères des écoles chrétiennes à travailler ensemble et par association à cette «édification» d'un institut nouveau sans préciser s'il devra se doter de lettres patentes, ni même s'il devra se contenter d'approbations diocésaines ou, au contraire, obtenir du

Pape pleine reconnaissance comme en possèdent les ordres religieux «exempts».

8. La spécificité du vœu du 21 novembre 1691 et ses aboutissants

Le 20 novembre, La Salle signe, à Paris, une procuration donnant pouvoir à Jean Maillefer, époux de sa soeur Marie, de signer à sa place tous documents utiles, à la suite du décès, le 7 octobre, de sa grand-mère maternelle Pérette Lespagnol dont il est un des héritiers.

Le lendemain, mercredi 21 novembre, fête de la Présentation de Marie au Temple, jour de congé scolaire (16) le saint s'associe secrètement les Frères Nicolas Vuyart et Gabriel Drolin pour conduire ensemble, par concertation permanente, la barque de l'Institut et même pour la constituer en «établissement» durable. Sa timidité innée lui rend la situation difficile. Toutes les personnes sur lesquelles il pouvait s'appuyer quand il éprouvait de la difficulté à décider seul sont décédées. Vuyart et Drolin qui n'ont guère plus de 27 ans sont les plus âgés des Frères qui feront vœu perpétuel en 1694 (17). Le secret s'impose pour ne pas les présenter officiellement comme supérieurs des autres Frères. Il s'impose encore du fait que l'engagement pris par eux, solidairement avec le Fondateur, n'a pas été soumis à la ratification de la communauté. La discussion publique pourrait obliger La Salle à reprendre seul les rênes de l'entreprise religieuse et pastorale commencée, comme cela s'est produit précédemment à propos de l'élection du Frère Lheureux. Les trois associés sont déjà liés, par vœu, comme d'autres Frères, depuis 1686. Ils ont renouvelé ce type d'engagement en 1687, 88, 89, 90 et même encore à la Trinité 91. Mais il est à croire que le nombre des participants à ces rénovations a

Les deux Frères: détail de l'oeuvre de Bonnard.



peu à peu fondu, quelques nouvelles recrues venant toutefois remplacer des défaillants. Cette fois, il s'agit d'un autre type d'engagement pour La Salle, Vuyart et Drolin, et pour eux seuls. A Vaugirard, dans la propriété servant de noviciat et de maison de repos, dans l'oratoire servant aux prières usuelles de communauté, à moins que ce ne soit dans une chapelle voisine pour conserver plus facilement le secret, le voeu est prononcé. Il commence par la formule utilisée déjà lors de la rénovation de la Trinité 1691: «Très Sainte Trinité...prosterné dans un [très] profond respect». Mais il continue par «nous» pour bien signifier la solidarité des trois contractants. Et il introduit ensuite le «je» pour bien montrer que chacun, fût-il seul, s'engage irrémédiablement. Quant à savoir si la formule pieusement conservée par Gabriel Drolin jusqu'à sa mort est alors prononcée par chacun «l'un après l'autre» comme l'affirme Blain(18), ou simultanément, comme des commentateurs le déduisent de l'emploi occasionnel du «nous», n'est pas tout à fait indifférent. Je remarque que l'usage traditionnel consiste, lors des rénovations de voeux, à réciter collectivement la formule commune en se réservant, chacun, la mention explicite de son propre nom. Mais La Salle a sans doute voulu un engagement plus personnel de ses deux associés en leur demandant de s'exprimer individuellement de bout en bout comme Blain, renseigné par Drolin, prend la peine de l'indiquer. L'affaire était d'importance. Elle ne se reproduirait plus au cours de la vie de chacun des trois contractants.

Vuyart, comme Drolin et La Salle prennent sur eux la responsabilité de mener à bonne fin *l'établissement* des Frères des écoles chrétiennes et de le *conduire*, à défaut d'un supérieur élu par le corps de l'Institut. Etre «agréable à Dieu» et utile à la «Société» lasallienne constituent les deux objectifs inséparables. «Etre obligé de vivre de pain seulement» et de men-

dier est plus exigeant, sans doute, que l'obligation d'obéir, vouée à la Trinité 1691 comme simples membres de l'Institut. Mais, cela, dix autres Frères l'accepteront en 1694 pour toute leur vie. La différence, ici, tient à ce que l'objectif est différent: «établir» une «Société» est tout autre chose que s'engager à vie dans une communauté régulièrement constituée.

Les modalités de l'action à entreprendre, sans être précisées, sont signalées quant à leur orientation générale. Il ne s'agit plus «d'obéir» et de demeurer stable dans une institution scolaire, comme dans le voeu communautaire de la Trinité 1686 et comme ce le sera encore à la Trinité 1694. Il est question, cette fois, pour les trois associés, d'agir de façon dynamique. Les partenaires promettent de «procurer» et de «faire» tout ce que leur conscience leur présentera comme «le plus grand bien» de la «société» naissante. Toutefois, le critère de la conscience individuelle ne pourra pas suffire. Une concertation, un «commun consentement» préludera à toute décision importante. La Salle s'est conformé, nous n'en pouvons douter, à son engagement de consulter ses deux associés dans la mesure où cela lui est demeuré possible, mais jusqu'à quelle date?

Il reste Supérieur en titre jusqu'au chapitre général de 1717. A ce moment-là, les *Règles communes* sont mises au point, Frère Barthélemy est élu comme «premier» supérieur officiel de l'Institut. Est-ce suffisant pour y voir «l'entière consommation de l'établissement» des Frères? Il est permis d'hésiter.

Lors de la convocation de ce chapitre de 1717, La Salle manifeste expressément sa volonté de ne rien faire sans l'accord du Frère Drolin, bien qu'éloigné depuis des années puisqu'il réside à Romé où il tient une «école du Pape». Il lui demande «son consentement pour ce qui serait arrêté dans l'assemblée» générale des Frères. Sa volonté est parfaitement exprimée dans une lettre du Frère Barthélemy au Frère Drolin: «Notre cher Père ayant...cru... *nécessaire pour le bien de notre Institut* que nos Frères prissent soin de la conduite générale durant son vivant et qu'il leur servît d'aide», autrement dit de conseiller sans responsabilité de supérieur en ne leur rendant qu'un «service extérieur». La suite de la lettre expose au Frère Drolin l'essentiel des affaires de l'Institut, lesquelles «vont fort bien». Nous sommes tout à fait dans le contexte du voeu d'agir ensemble émis le 21 novembre 1691. Mais il y a plus. Frère Barthélemy assure qu'une subvention annuelle «du Prince» et quelque autre circonstance pourront «beaucoup contribuer à notre établissement solide en France» (19).

Tout ce qu'exigeait le voeu de novembre 1691 n'est donc pas considéré comme intégralement terminé. Aussi La Salle demeure-t-il «conseiller» de sa congrégation: il accepte de mettre au point le style de la *Règle*; il déconseille au Frère Barthélemy la

Détail du vitrail de la Maison Générale.





Le Fondateur dans l'école: détail d'un autre vitrail de la Chapelle de la Maison Générale, sur dessin d'Eroli.

fondation d'une communauté au Canada. La mission romaine du Frère Drolin est si peu considérée comme terminée que cette même lettre du 18 février 1718 fait état d'une volonté très claire du Fondateur: «Il m'a chargé...de vous *prier de nous mander si vous voulez* que nous vous envoyions les vacances prochaines un Frère pour vous aider. Nous essayerons d'en choisir un bon et bien capable de vous aider et de soutenir l'oeuvre après vous». Après le décès de saint J.B. de La Salle, suivi, «cinq mois plus tard» de celui de Nicolas Vuyart qui ne compte d'ailleurs plus comme «Frère» depuis 1704 ou 1705, Frère Drolin reste le «dernier vivant» des associés de novembre 1691. Son voeu tient-il toujours? Son rôle de préparer les voies à une approbation pontificale, à une situation canonique de l'Institut, persiste-t-il? A en croire deux phrases du voeu de fondation, la réponse est «oui». Le «dernier vivant» est inclus, sans qu'il puisse se départir de son obligation, même s'il ne restait dans l'Institut que les trois associés de 1691. Or, l'Institut est prospère et ses membres dépassent la centaine. Faut-il en conclure que Frère Drolin avait mission de travailler personnellement aux démarches qui aboutiront à la bulle pontificale de 1725, approuvant les *Règles* et l'Institut?

Ce serait l'objet d'une autre étude sur les conséquences et les limites du voeu de fondation, de même qu'il y aurait à examiner comment saint J.B. de La Salle lui-même a vécu son voeu de 1691 à 1719, puisque le parachèvement de l'Institut ne peut guère être fixé avant les lettres patentes de 1724 et la bulle pontificale de 1725 complétée par la première édition des *Règles* canoniquement approuvées (Rouen 1726). Le devenir des Frères Vuyart et Drolin ferait partie de cette étude ainsi que l'examen des *Méditations* lasalliennes susceptibles de laisser transparaître les sentiments éprouvés par le saint à la lecture des textes fondateurs de l'Eglise et des principaux ordres religieux.

En attendant, qu'il suffise de conclure en signalant l'importance du jour choisi pour émettre le voeu

exceptionnel de 1691: la fête de la Présentation de Notre-Dame. Déjà, le saint prêtre «avait mené les premiers Frères de la Société en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse...pour la choisir pour supérieure de l'Institut» (20). On a déduit de cet unique témoignage des biographes antérieurs à 1740, que cela se fit à l'occasion de la première émission de voeux qui réunit 12 Frères en «société» (1686). Et on a même précisé que c'était le lendemain de la fête de la Trinité. Bien sûr, on a le droit de l'imaginer. Le fait est que le Fondateur ne cessa de recourir à Marie pour obtenir le succès de son oeuvre. En 1690, lors du procès intenté par les maîtres des petites écoles, il fait, avec les Frères de Paris, le pèlerinage de Notre-Dame des Vertus à Aubervilliers. Lorsqu'il émet avec les Frères Drolin et Vuyart son voeu de fondation, plus que le jour choisi, c'est la formule finale qui manifeste avec éclat la force de sa dévotion mariale. Relisons-la: «Fait... ce jour de la *Présentation de la Très-Sainte Vierge 1691*». Les majuscules sont en Blain (p. 313). L'expression «Très Sainte Vierge» est particulièrement significative. C'est une manière d'associer Marie au trio animateur quand on sait qu'un voeu ne peut s'adresser qu'à Dieu, ainsi que l'exprime bien la première phrase, le Dieu chrétien étant le Dieu Trinité modèle parfait de toute association humaine.

En cette année du tricentenaire du voeu de fondation de saint J.B. de La Salle, son rappel incite à mieux comprendre la finalité essentielle des Frères des Ecoles chrétiennes: procurer la gloire du Dieu Trinité, par une action communautaire, au moyen des «écoles chrétiennes» qui méritent, pour le service prioritaire des pauvres, le don de «toute» une vie, en chacun de ses instants, sous le regard et à l'imitation de la Très Sainte Vierge.

Frère Yves Poutet

NOTES

- (1) BLAIN I: CL 7, p. 313. Noter que l'adverbe «très» n'y précède pas «profond».
- (2) BLAIN I: CL 7, p. 167.
- (3) CL 42, p. 254.
- (4) BERNARD: CL 4, p. 70.
- (5) BERNARD: CL 4, p. 69.
- (6) Y. POUTET: T I, p. 711.
- (7) BLAIN I: CL 7, p. 256.
- (8) BLAIN I: CL 7, p. 308.
- (9) CL 24, p. 200.
- (10) BLAIN I: CL 7, p. 277.
- (11) BLAIN II: CL 8, p. 390.
- (12) BLAIN I: CL 7, p. 306.
- (13) BLAIN I: CL 7, p. 308.
- (14) BERNARD: CL 4, p. 22.
- (15) BLAIN I: CL 7, p 318; Etude in *Lasalliana*, n°. 20 (20.3.A.78)
- (16) CL 25, p. 46.
- (17) CL 3, pp. 8 & 32.
- (18) BLAIN I: CL 7, p. 313.
- (19) LETTRES éd. crit. p. 175.
- (20) BLAIN II: CL 8, p. 489.

Le regard des illustrateurs sur l'événement:
«CE VOEU QU'ILS PRONONCERENT
A GENOUX L'UN APRES L'AUTRE»

L'iconographie de Jean-Baptiste De La Salle, pendant un siècle, s'est limitée à l'art du portrait, qu'il s'agisse d'images-récompenses pour les écoliers ou d'oeuvres de plus grande dimension destinées à orner les murs des classes ou des locaux communautaires (1). Jusqu'à ce qu'en 1838 le Frère Anaclet, supérieur général, fasse publier «Le véritable ami de l'enfance», (2) petit livre destiné à populariser la figure du fondateur des Ecoles Chrétiennes et qui parut illustré de six gravures. Cette première réalisation fut suivie d'autres, anonymes ou signées, frustes ou élaborées, mais toujours destinées à un public populaire: les enfants des écoles gratuites et les familles chrétiennes. Les thèmes les plus fréquents y sont: De La Salle distribuant ses biens aux pauvres, enseignant ou célébrant la messe devant un groupe d'enfants, conférant avec les premiers Frères, visitant les prisons, écrivant la règle, et enfin sur son lit de mort (3).

Il faut attendre plus de quarante ans pour que des thèmes nouveaux apparaissent, encore à l'occasion de la sortie d'une biographie (4), et à l'initiative du «régime» puisque l'éditeur n'est autre que la Procure Générale qui a son siège en la Maison-Mère des Frères, à Paris, rue Oudinot.

Quatre artistes au moins ont collaboré à cette réalisation. Aucun d'entre eux n'est de premier plan ni susceptible de donner, par sa signature, un surcroît de notoriété à M. De La Salle (5). Mais leurs oeuvres révèlent que l'Institut, en demandant qu'on illustre autrement l'histoire de sa fondation, porte un regard un peu différent sur lui-même, en cette année 1883. On est au lendemain du deuxième centenaire des Frères des Ecoles Chrétiennes, ce qui a été l'objet de célébrations et aussi, pour l'Institut, l'occasion de réfléchir sur soi. On est surtout au coeur d'un débat sur l'école qui agite la société française, à l'initiative des forces politiques hostiles aux congrégations enseignantes. La position lasallienne est fixée, en cette affaire, par la circulaire du supérieur général Irlide, datée du 6 janvier 1881. L'Etat, en France, voulait retirer tout caractère chrétien aux écoles primaires communales. Le Frère Irlide le

déplore et rappelle à qui aurait pu en douter qu'il est attaché «avant tout à l'éducation profondément religieuse que les élèves reçoivent et recevront toujours, quoi qu'il advienne, dans les écoles chrétiennes» (6).

Les gravures publiées deux ans après cette lettre marquent à leur manière le recentrement des Frères des Ecoles Chrétiennes sur la vocation singulière de leur fondateur, homme totalement donné à Dieu et non seulement pieux philanthrope et «ami de l'enfance». Voici d'abord «Le Vénérable perdu dans la neige» pour illustrer le thème de l'abandon à la Providence, puis «La rencontre de M. Nyel» qui avec «La distribution des pains» marque la grande rupture dans la vie du riche chanoine rémois. «Le pèlerinage à Aubervilliers» présente la communauté des Frères en prière et non plus en conférence. Enfin «Le voeu héroïque» illustre un aspect de la vie du Vénérable De La Salle et de certains de ses disciples qui, lui non plus, n'avait jamais été historié: leur engagement devant Dieu par des voeux perpétuels.

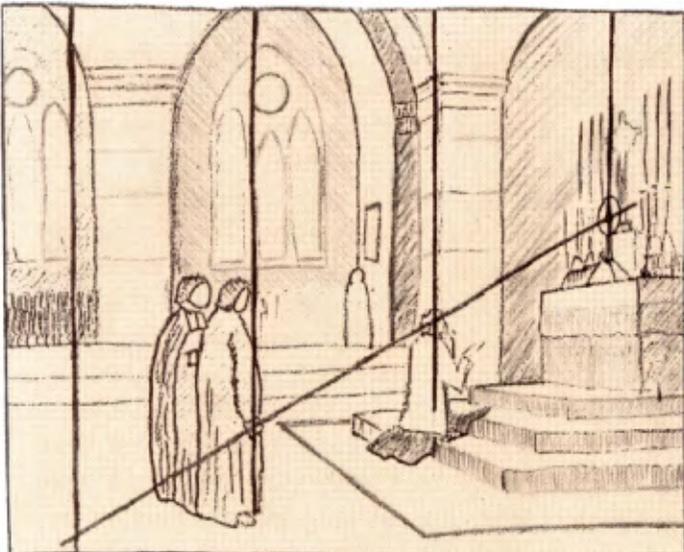
La peinture que nous reproduisons est de Benoît Noël Bonnard. Elle a été exécutée à Paris, en 1883 ou un peu antérieurement (7). Plusieurs gravures en ont été tirées, la première et la plus fidèle illustrant l'ouvrage d'Abel Gaveau: Vie du Vénérable De La Salle (8). Le cadre n'est pas celui, chaleureux d'une chapelle de communauté mais une église d'inspiration gothique, austère et sombre à souhait. Nulle assemblée en ce lieu dépourvu de mobilier. L'artiste met en scène, au contraire, l'isolement des trois personnages dont l'engagement apparaît comme une rupture avec le monde et même avec la vocation chrétienne commune. La piété mariale est discrètement rappelée par une statue, dans une chapelle latérale. La sensibilité théologique est plus marquée par la transcendance que par l'incarnation. C'est ce que symbolise l'autel surélevé et isolé à une extrémité de la composition. L'image du Christ en croix y attire moins le regard que la nappe blanche et l'ostensoir qui captent la lumière.

L'instant représenté est celui où M. De La Salle, le premier, exprime le voeu commun. L'artiste est fi-

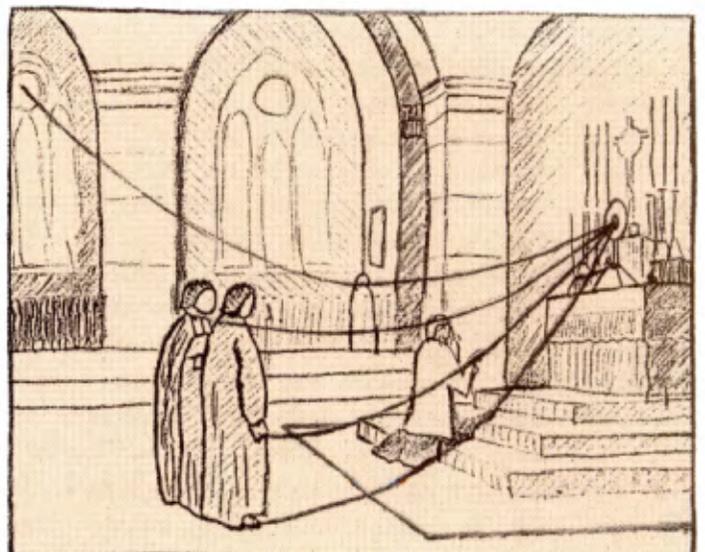


Le voeu héroïque, par Noël Bonnard. Par son éclairage irréal et son cadre romantique, cette représentation exprime plus le drame du temps où elle fut peinte que l'acte d'adoration et d'espérance prononcé en 1691. Pourtant l'artiste, en centrant son oeuvre sur le saint Sacrement exposé, a le mérite d'illustrer la piété eucharistique de saint Jean-Baptiste De La Salle et de ses disciples.

Une première lecture du Voeu héroïque de Noël Bonnard fait ressortir les personnages en deux groupes, encadrés par l'autel qu'ils regardent et un espace vide auquel ils tournent le dos. Le tout relié par une oblique conduisant au Christ eucharistique.



Centrée comme la précédente sur l'ostensoir, cette seconde recherche porte sur les lignes souples et l'opposition entre la base sombre marquée par la ligne inférieure, et les points les plus clairs que relient les trois autres courbes.



dèle en cela au biographe Jean-Baptiste Blain qui parle de «ce voeu qu'ils prononcèrent à genoux l'un après l'autre» (9).

Mais en le représentant seul au pied de l'autel, à mi-distance entre le saint Sacrement exposé et ses deux compagnons, il fait de M. De La Salle une sorte de médiateur entre le Ciel et l'Institut qui existe déjà, si modeste soit-il, mais à une place seconde. On retrouve là un thème fréquent chez les biographes lasalliens du 19^e siècle qui, par rapport à Blain, leur principale source, tendent à minimiser le rôle délégué de la première communauté des Frères pour exalter les choix et les discernements du vénéré fondateur.

On peut penser que Bonnard a conçu son oeuvre autour d'une oblique passant par la main droite du premier Frère — le plus en avant — la tête de J.B. De La Salle et l'ostensoir. A partir de ces trois points, le développement, en trois verticales, intègre une fenêtre, un pilier, et les candélabres. Mais la composition ainsi délimitée n'est pas au centre de la toile. Que l'on trace sur l'oblique un troisième segment égal aux deux précédents: on est à l'aplomb du droit de la seconde fenêtre, et tout l'espace pictural se trouve quadrillé. On saisit alors comment l'artiste a pu nous faire sentir ce qu'avait d'insolite le vide de cette église. L'autel et les personnages en deux masses créent un rythme qui appelle un quatrième élément, en un point où n'apparaît que le dallage nu. Là où un maître baroque aurait disposé une draperie ou un lutrin ou un personnage superfétatoire, Bonnard nous fait ressentir — par un vide — la rupture que fut pour J.B. De La Salle et ses compagnons, l'engagement dans une communauté fragile et à l'avenir incertain.

A ce vide, du côté gauche, répond sur la droite l'autel éclairé et décoré. Le symbolisme en est clair, c'est la présence du divin qui donne son sens à l'engagement des trois hommes. Tournant le dos au monde, ils se consacrent à Celui qui les a appelés et envoyés pour «donner une éducation chrétienne aux enfants» selon les termes de la règle que la nouvelle communauté se donnera quelques années plus tard (10).

Dans l'abondante iconographie qui s'est développée après la canonisation de Saint Jean-Baptiste De La Salle, le «voeu héroïque» de 1691 a été délaissé, au profit des premiers voeux perpétuels publics prononcés trois ans plus tard par le fondateur et douze compagnons. Le sujet revient cependant en 1936, lorsque l'Institut demande aux ateliers Giuliani de doter de vitraux le chœur de la chapelle de sa nouvelle maison généralice de Rome. L'artiste cartonnier a su tirer parti du cadre très vertical qui lui était imposé — 2,85 m de haut pour 1 m de large — par une présentation étagée des personnages (11). Les

deux Frères sont à genoux, tandis que J.B. De La Salle se tient debout ce qui, joint à l'auréole dorée, facilite son identification. Le vitrail est placé au fond de l'abside mais se voit jusqu'à l'extrémité de la nef, à une distance égale à 15 fois sa hauteur. L'artiste n'a pas négligé cette contrainte. Et, vue de près, son oeuvre se fait apprécier par d'autres qualités: la souplesse du trait, qui le différencie fort de Bonnard, et le fait que De La Salle entretienne comme un dialogue muet mais intense avec Jésus-Christ. Son regard fixe une monstration: non pas une petite lampe, comme on pourrait le croire, mais la manière d'exposer publiquement la sainte Hostie, plus ancienne que l'ostensoir en forme de soleil.

De la production iconographique contemporaine, beaucoup pourrait être dit. Remarquons d'abord l'entrée en lice d'un moyen d'expression nouveau, promis à un bel avenir; la bande dessinée! Depuis Bob De Moor, le public lasallien lui est acquis. Voici, pour notre propos, une planche extraite d'un album publié à Milan en 1980 et signé Francesco Pescador (12). Le cadre représenté est une petite chapelle. Les trois personnages prononcent leur engagement à genoux, dans un geste d'offrande très expressif. Bien que dépourvu d'habits sacerdotaux, M. De La Salle se distingue de ses compagnons en se tenant une marche au-dessus d'eux. La composition y gagne en clarté, et c'est un avantage en bande dessinée: le lecteur doit pouvoir assimiler très vite le message de quelque 200 dessins successifs. Mais, pour illustrer ce qui fut historiquement un «voeu d'association et d'union» on peut regretter une présentation trop hiérarchisée.

Pour le cadre liturgique, à l'inverse, Pescador s'est écarté de ses devanciers qui situaient la scène au cours d'un salut du saint Sacrement, chaque votant se présentant à l'autel avec un cierge dans la main gauche et son texte consécratoire signé dans la main droite. C'est ainsi que les Frères des Ecoles Chrétiennes prononçaient leurs voeux, jusqu'à Vatican II. C'est ainsi que les jeunes «congréganistes» des pensionnats lasalliens faisaient leur promesse au siècle dernier. En 1980, Pescador rompt avec cette tradition mais en préservant le sentiment de la présence divine dans l'Eucharistie. De La Salle est représenté de profil, face au tabernacle. Il semble en dialogue avec l'hôte de ce petit habitacle, disant: «Mai et poi mai, Signore, abbandoneremo le nostre scuole: Jamais non jamais, Seigneur, nous n'abandonnerons nos écoles». On reconnaît ici un autre trait de la bande dessinée historique. Elle doit résumer en quelques phrases succinctes ce que le biographe littéraire peut dire par un texte plus long, et que le peintre de chevalet exprime, lui, sans texte mais

avec des nuances d'un autre ordre.

A chaque créateur, donc, de tirer parti des moyens propres de son art, suivant son génie, sa perception de l'événement, le public auquel il s'adresse. Si notre génération se sent concernée par ce qui s'est passé dans le petit village de Vaugirard, le 21 novembre 1691, on peut penser que l'art n'a pas fini, non plus, de nous en montrer la portée. Si du moins nous l'en sollicitons.

Bernard Simon, FSC

NOTES

(1) Voir: Cornet J. et Rousset E. Iconographie de saint Jean-Baptiste De La Salle des origines à la béatification 1666-1888, Rome, Cahiers lasalliens n° 49, 1989. Solide dans sa documentation, prudent dans ses conclusions, servi par une abondante illustration, cet ouvrage est une référence obligée à laquelle nous ne prétendons rien ajouter, sauf pour la période moderne qui n'était pas son propos.

(2) Anonyme. «Le véritable ami de l'enfance ou abrégé de la vie et des vertus de M. J.B. De La Salle...». Paris, 1838 (et non 1848 ni 1938 comme des «coquilles» l'ont fait écrire à Cornet J. et Rousset E. Ouvrage cité p. 242 et 347).

(3) Voir Cornet J. et Rousset E. Ouvrage cité p. 231 à 256. Pour la seule période 1838-1849, les auteurs ont répertorié 37 productions. Il semble que l'effort de diffusion se soit ralenti ensuite, jusqu'en 1883.

(4) Gaveau A., «Vie du Vénérable De La Salle», Paris, 1883. L'ouvrage comporte 20 illustrations: 5 à caractère documentaire et 15 présentant des scènes de la vie de J.B. De La Salle. Parmi celles-ci, 10 portent sur des sujets inédits jusqu'alors. Cornet J. et Rousset E. Ouvrage cité p. 288 à 302 les analyse et les reproduit tous.

(5) Ces artistes sont: le peintre B.N. Bonnard, le lithographe Gerlier, les graveurs L. Rousseau et Farlet.

(6) Irlide (Frère) Circulaires instructives et administratives n° 21, Paris, 6 janvier 1881.

(7) Né à Lyon le 24 novembre 1821 (sans parenté avec Pierre Bonnard, 1867-1947), Benoît Noël Bonnard est connu comme peintre d'animaux, de paysages et de natures mortes. Entre 1872 et 1883, les Frères des Ecoles Chrétiennes lui commandèrent six oeuvres dont quatre sont aujourd'hui à la maison généralice à Rome. Les deux autres, connues par des reproductions, font l'objet de recherches. Les peintures conservées sont des huiles sur toile de 810 x 1000 mm traitées en monochromie noir et blanc, ce qui laisse penser que dès l'origine les commanditaires entendaient uniquement les exploiter par la gravure et la photoreproduction.

(8) La gravure, non signée, se trouve p. 183 de l'édition princeps. Le cadrage du sujet y est plus large que dans la toile de Bonnard, aussi le graveur a-t-il ajouté à la fenêtre de gauche et, à droite, donné plus de profondeur à l'autel.

(9) Blain J.B. «La vie de M. Jean-Baptiste De La Salle»... Réédité en 1961, Rome, Cahiers Lasalliens n° 7, p. 313.

(10) Probablement trois ans plus tard, en 1694. Texte in Cahiers Lasalliens n° 25, p. 16.



Certaines vies de saint J.-B. De La Salle en bande dessinée ont omis l'épisode du vœu héroïque, ou l'ont évoqué sans le représenter. Francesco Pescador, au contraire, lui consacre deux vignettes. Les visages sont peu avenants, mais l'artiste a su ajouter à la représentation traditionnelle le geste très parlant des mains ouvertes.

(11) Les vitraux des quatre grandes fenêtres de l'abside ont été réalisés par l'atelier de Giulio Cesare Giuliani, à Rome, d'après des cartons signés S. P. Erolì. Ce dernier nom désigne un atelier romain de décoration fondé par Erulo Erolì († 1915) et dirigé à l'époque par ses fils Silvio et Pio. Quant à l'inspiration, ce Vœu héroïque s'apparente à la verrière créée par Pierre-Gustave Dagrاند (1839-1915) à Bordeaux, pour le pensionnat Saint-Genès: De La Salle et douze Frères prononçant des vœux perpétuels. Mais les différences de format et de nombre de personnages limitent les possibilités de comparaison. L'oeuvre de Dagrاند est reproduite in Ravelet A. «Saint Jean-Baptiste de La Salle», troisième édition, Paris, 1933, p. 130-131.

(12) Signori G. et Pescador F.: «Giovanni Battista De La Salle», Milano, Centroedizioni, Albi Nuovi n. 18, Marzo 1981.

UN CONTREPOINT TARDIF POUR LA «FUGUE» SUR LE VOEU HEROIQUE (1)

1. Introduction

En cette année tricentenaire du voeu héroïque, on écrit et on dit beaucoup de choses concernant l'engagement irrévocable de Jean-Baptiste de La Salle, Nicolas Vuyart et Gabriel Drolin en vue de procurer et maintenir l'établissement de la société des Ecoles chrétiennes. On parle même de modèle qui peut, en temps de crise, nous aider à envisager l'avenir ouvertement et honnêtement et à nous demander: «Qu'est-ce qui nous arrivera si nous ne réussissons pas à renverser la tendance actuelle...».

Le voeu héroïque nous interpelle sous un aspect particulier dans le cas de Nicolas Vuyart. On est presque gêné d'en parler mais c'est une question de fait historique: l'un des deux frères qui ont fait voeu avec La Salle a été infidèle à sa parole, il n'a pas respecté ses engagements. Ce fut un événement bien pénible pour La Salle, et à l'époque les Frères ont eu une réaction très peu compréhensive. Dans le même sens, Blain écrit:

«...après cinq mois de dures souffrances, il alla rendre compte à son Juge de l'énorme injustice qu'il avait faite à l'Eglise, de l'affront qu'il avait fait à son Supérieur, de la scandaleuse désertion qui avait flétri l'honneur de sa communauté et de la ruine entière de l'établissement d'un séminaire pour les maîtres d'écoles de la campagne qu'il avait causée» (Blain I, 367,d).

2. L'émission du voeu héroïque

Tout avait commencé bien autrement. La Salle avait longtemps réfléchi à la manière d'établir sa communauté et de l'organiser. Même si, dans le temps même de sa création, elle était déjà menacée de destruction. Justement dans ces circonstances il allait faire des pas décisifs et peu ordinaires. Il se sentit inspiré «de s'associer deux frères qu'il croyait les plus propres à soutenir la communauté naissante et de les lier avec lui par un engagement irrévocable, à en poursuivre l'établissement» (Blain, I, 312, e). Il avait besoin d'hommes zélés, courageux qui sauraient être fidèles à leur vocation. Il avait besoin d'hommes qui pouvaient s'engager sans

équivoque en faveur du Projet et qui manifesteraient une totale disposition à prendre les moyens de le réaliser. Cela comportait un engagement personnel vis-à-vis de la communauté des Frères. Il ne s'agit pas seulement de prononcer un voeu et de promettre une chose quelconque, que l'on peut protéger et garder avec soin pour soi; non, il s'agit de s'engager pour un projet de vie que l'on s'efforce chaque jour de mener à bonne fin. Il s'agit d'une décision ferme, définitive qui, en dépit des faiblesses humaines dont nous avons l'expérience, se fonde sur la fidélité de Dieu même.

3. La feuille de route de Nicolas Vuyart

Nous ne connaissons pas actuellement le lieu et la date de naissance de Nicolas Vuyart. Il est entré sans doute vers 1681 puisqu'en 1682 il aurait été envoyé à Reims pour diriger l'école. Certains biographes pensent qu'il fut chargé du séminaire des maîtres en 1688, à Reims, lors du départ du Fondateur pour Paris. Il dirigea l'école de la rue du Bac dès l'ouverture en 1690 et on peut supposer qu'il fut nommé directeur de la communauté de la rue Princesse après la mort du Frère Henri Lheureux au début de 1691. Lorsque La Salle acquiesce à la demande du curé de Saint-Hippolyte en 1699, pour relancer le séminaire des Maîtres pour la campagne, il remettra la direction de l'oeuvre au Frère Nicolas, toujours confiant dans ses grandes qualités de pédagogue. L'affaire eut une mauvaise conclusion tant pour l'institution que pour Nicolas Vuyart.

Après la mort du curé Lebreton, Vuyart s'empêtra dans une affaire litigieuse autour de l'héritage laissé par le curé et refuse d'obéir au Fondateur. C'était la fin du Séminaire des Maîtres pour la campagne. Vuyart abandonna l'Institut et continua comme maître laïc, de tenir l'école paroissiale..

Après un certain temps, il demanda de rentrer dans l'Institut mais les frères rejetèrent sa demande. Vuyart survécut au fondateur quelques mois seulement: il mourut en septembre 1719, peut-être à Paris, peut-être hors de la capitale.

4. Nicolas Vuyart comme l'ont perçu Blain et Rigault...

Pour Rigault, Vuyart représente un cas complexe. *«On est en face d'un homme dans la force de l'âge et qui, en 1684, 1691, 1694, a participé aux plus graves décisions et aux plus secrets conseils, a pesé ses responsabilités et a pris des engagements irrévocables. Ce n'est pas sans doute une âme très haute, et il a pu demeurer trop engagé dans le monde de la matière, trop sensible aux apparences terrestres. Mais c'est une intelligence solide et un coeur noble resté à l'abri du mal».*

Mais Blain le qualifiera de «second Judas»: *«Oubliant et le voeu qu'il avait fait et le Père à qui il devait obéissance, il fit schisme dans la Société et l'abandonna».* (Blain I, p. 313, e).

Le nom de Nicolas Vuyart laissa donc comme un arrière-goût amer, en raison de diverses circonstances de sa vie. Pourtant le curé Lebreton n'avait aucun doute sur l'honnêteté de Vuyart lorsqu'il en fit son héritier.... N'était-il pas l'un des deux piliers sur lesquels le Fondateur avait fondé ses espoirs ? Il avait juré de ne jamais quitter l'Institut et de travailler de toutes ses forces jusqu'à sa mort à l'établir et à le maintenir.

La Salle avait tant de confiance en ce frère qu'il l'avait placé à la tête de cette école normale pour les maîtres de la campagne. Il semble donc que le curé ne pouvait faire un choix plus sûr pour ce qui concernait son héritage. Il était difficile normalement de prévoir que cet homme allait trahir ses intentions et allait utiliser à ses fins l'argent qui était destiné à soutenir l'oeuvre du séminaire pour les maîtres de campagne.

Lorsque La Salle apprit la mort du curé de Saint-Hippolyte et ses dernières volontés, il se présenta à la paroisse pour en traiter avec le frère héritier. Ce fut sans doute un choc considérable pour lui de constater que l'un de ses plus importants disciples le reniait et lui déclarait fièrement qu'il ne le reconnaissait plus comme supérieur, qu'il n'était pas le bienvenu, et ne voulait plus avoir affaire à lui. Il comprit que le testament avait été rédigé à l'avantage de Vuyart et que celui-ci se déclarait le propriétaire de l'héritage.

Le second protecteur du séminaire, selon le commentaire de Rigault, refusant de lier partie avec Vuyart, dénonça ses propres engagements. Privé dès lors de huit cents livres de rente annuelle, l'établissement ne put longtemps se maintenir. Les sympathies se retiraient d'ailleurs en même temps que les secours. On ne confiait pas de nouveaux élèves-maîtres à un homme suspect, déjà en rupture avec son passé. Et cet homme s'enfonçait

dans sa révolte ainsi qu'il arrive à ceux qui soudain aperçoivent l'étendue de leur erreur, la réalité de leur péché et qui, toute illusion perdue, ne voulant pas se déjuger, se raccrochent à leur orgueil comme à une dernière amarre, en affirmant qu'ils n'ont que faire d'un pardon.... Laïc, il continua de diriger l'école de Saint-Hippolyte ouverte aux enfants de la paroisse... Le legs de M. Lebreton dut trouver là son définitif emploi (cf. Rigault, 1, p. 237).

Rigault reedit, après Blain, ce que furent les dernières années de Vuyart.

5. Un contrepoint tardif à la fugue sur le voeu héroïque.

Il y a un contrepoint, tardif, à la «fugue» écrite par la vie du jeune Institut. Ce contrepoint a pour thème principal le voeu héroïque. On peut écrire qu'il s'agit d'un contrepoint qui n'est pas bien conduit et qui suit son chemin propre durant le développement de la fugue. Certes, ce ne fut pas une musique harmonieuse, mais plutôt une musique grinçante et faite de tensions énormes. N'est-elle pas comparable à la conclusion de la fugue, avec sa strette, durant laquelle le thème se surimpose rapidement d'une voix à l'autre, sans pouvoir se résoudre à une seule voix ?

De fait, ce qu'on a lu de jugements portés sur Vuyart produit une dure impression, cela laisse

Le Fondateur lit le texte du Voeu héroïque: détail de Bonnard.



triste et pensif... D'une certaine manière on perçoit Nicolas Vuyart, comme un personnage qui a quelque chose de tragique; la sympathie que Jean-Baptiste de La Salle a dû avoir pour lui, en dépit des circonstances, on peut la percevoir entre les lignes. On peut pressentir aussi ce que peut avoir signifié pour le Fondateur le fait que les Frères s'opposent à la réadmission de Vuyart dans l'Institut.

Bien sûr, il reste des questions sans réponses: Jusqu'où et avec quelle facilité quelqu'un peut-il renoncer aux engagements pris du plus profond de lui-même, et se rendre coupable d'infidélité envers lui-même et envers la communauté, et combien est-il difficile de revenir quand on le souhaiterait ? En tant que soutien contre l'isolement, la communauté peut représenter un facteur correctif et critique qui nous aide à éviter des attitudes tellement unilatérales qu'elles peuvent conduire à la catastrophe.

Rigault lui-même est d'avis que Vuyart s'est certainement rendu moralement coupable. Il avait mal compris la destination de l'héritage et trahi ses supérieurs auxquels il avait promis obéissance. Par la suite, il a tenté de dissimuler sa faute et, plus tard, par suite de sa chute, il dut porter le fardeau des conséquences.

L'homme d'aujourd'hui ne comprend que très difficilement l'attitude des Frères, qui se sont opposés à reprendre Vuyart bien que Jean-Baptiste de La Salle ait été disposé à l'accueillir avec joie de nouveau dans la société, selon le témoignage de Blain. On redoutait le mauvais exemple et les répercussions sur les jeunes Frères. De plus, il y avait des gens sages et prudents qui avaient déconseillé au Fondateur de reprendre Vuyart. Dans la manière de voir de cette époque et aux yeux des Frères qui, dans des situations difficiles étaient restés fidèles, cela peut sembler compréhensible. Bien qu'on ne puisse manquer d'être impressionnés; cela nous laisse inconfortables.

Après 300 ans, ne voyons-nous pas plutôt le besoin de devenir plus conciliants?

L'attitude du 17^e siècle peut nous faire découvrir un point faible dans nos propres attitudes à nous Frères d'aujourd'hui. Cela peut nous inviter à réfléchir: comment réagissons-nous envers les hommes qui ont passé une partie de leur vie avec nous, alors qu'ils n'ont pas pu tenir leurs engagements jusqu'au bout ? Le fondateur était jadis prêt à la réconciliation; il aurait repris avec joie Nicolas Vuyart comme le Père du prodigue avait accueilli son fils repentant. Mais la douleur et l'orgueil avaient bien empêché des deux côtés la réconciliation, et les cicatrices sont revenues... Peut-être

subsiste-t-il pour nous un domaine encore inconnu, un terrain que nous n'avons pas encore découvert, une nouvelle possibilité de travailler en commun pour le Règne de Dieu, dans le domaine de l'éducation chrétienne des jeunes... et une forme de réconciliation actuelle dont le besoin se fait sentir longtemps.

Prononcer des vœux cela signifie répondre à un appel de Dieu qui est fidèle; c'est un appel de l'Amour dans un monde fragile et nous participons à sa fragilité. Cela signifie aussi que Dieu nous accueille avec notre liberté et nos faiblesses. La liberté humaine, la vie elle-même, et la fidélité divine nous aident à mieux comprendre le tragique de la situation chez Nicolas Vuyart, et peut-être aussi la situation de confrères qui doivent se débattre avec des problèmes semblables.

Ils n'ont pas besoin de nos jugements mais de notre compréhension et de notre sympathie — et de l'image du Bon Père qui attend son fils pour l'embrasser avec joie.

La musique contemporaine a accepté les sons rauques et les sons tendus comme étant des éléments constructifs de l'oeuvre musicale. De la même façon, si nous voulons que le rappel du vœu héroïque soit un élément de renouveau et d'enthousiasme dans un temps de crise et de décision, alors l'histoire de Nicolas Vuyart peut nous enseigner quelque chose. Les tensions et les grincements n'appartiennent plus alors à nos vies, ils font l'histoire, ils forment la réalité, et la réalité n'est pas toujours consonante ou harmonieuse.

Nos décisions humaines sont très fragiles; il nous est nécessaire de nous rattacher à un Dieu fidèle!

Nous avons tous besoin de pardon et nous ne devons pas le refuser, car nous devons aussi l'attendre des autres...

Voilà ce que peut nous dire aussi, aujourd'hui, le «contrepoint» de Nicolas Vuyart planant sur le thème triomphal de la «fugue» sur le vœu héroïque.

Erhard Tietze (Autriche)

Le texte original est en langue allemande. Le fait d'accorder une attention occasionnelle au cas de Nicolas Vuyart, qui a été rarement vu sous l'angle traité ici par l'auteur, ne signifie pas que nous négligions l'exemplaire fidélité de Gabriel Drolin, bien au contraire.

Références

- Blain, *La vie de Monsieur Jean-B. de La Salle*, C.L. 7.
- Rigault, Georges, *Histoire de l'Institut*, t. 1.
- Lasalliana 20 1 A 76.
- Michel Sauvage, conférence à la SIEL 1990.

1803 - UNE RELANCE DE L'INSTITUT APRES LA REVOLUTION FRANÇAISE

Victimes du même ostracisme qui, à la Révolution, frappa tous les Instituts religieux en France, les Frères des Ecoles chrétiennes furent contraints d'abandonner leurs écoles et sollicités d'adhérer à des principes qui allaient à l'encontre de leur fidélité à l'Eglise, à Dieu et à leur Institut. «A plusieurs, Dieu accorda la grâce de confesser leur foi devant les tribunaux révolutionnaires, dans les prisons et sur les bateaux-prisons de Rochefort; et à un plus petit nombre, de payer de leur sang la fidélité à leurs convictions et leur attachement à la sainte Eglise Catholique», comme s'exprime l'historien des Frères du District de Toulouse.

D'autres ont dû faire front dans une sorte de résistance secrète qui allait permettre, après l'orage révolutionnaire, une renaissance progressive de l'Institut en différents points de ralliement. Ce fut le cas, entre autres, du frère Bernardin (Pierre Blanc) qui fut un temps le directeur du grand pensionnat Charlemagne à Carcassonne.

Un peu comme Jean-Baptiste de La Salle proposa à quelques-uns de ses plus fermes disciples l'engagement du voeu héroïque, le frère Bernardin, l'heure venue, regroupa une poignée de frères qui assurèrent le «ré-établissement» de l'Institut dans le midi de la France. C'est dans la ville de Castres que le mouvement de relance a pris forme.

Le frère Bernardin y était arrivé clandestinement quelque temps avant le 9 thermidor. Il profita de la détente produite par la chute de Robespierre pour reprendre ses oeuvres apostoliques. Parmi les églises que les révolutionnaires avaient désacralisées pour les employer à des usages profanes, il en trouva une qui semblait oubliée, celle de Notre-Dame. Il y réunit d'abord les enfants pour les catéchiser. Les parents souhaitaient davantage: on le poussa à monter en chaire pour réciter chaque jour les prières du matin et du soir. Le dimanche, l'auditoire augmentait, mis en appétit de la Parole de Dieu par les persécutions religieuses. Bernardin lisait à haute voix les prières de la messe, faisait une homélie. On chantait des cantiques... le Magnificat... Le Frère allait visiter les malades; il leur amenait un prêtre quand c'était possible. Son rêve restait de reprendre les écoles au plus tôt. Cela fut possible en janvier 1797. Avec trois anciens confrères qui faisaient équipe avec lui, il reprit

ses classes à Castres. Devant l'afflux des écoliers, il ouvrit un pensionnat; il dut refuser des candidats.

Pédagogue et éducateur de toute première qualité, il faisait des merveilles auprès des jeunes. Il y eut cependant retour des événements: en 1798, une nouvelle persécution l'oblige à fermer son école de Castres... Cinq ans plus tard, avec sensiblement la même équipe enrichie d'un ou deux membres, la Providence semble l'appeler à redonner vigueur à l'Institut en prenant la direction de l'école de Toulouse dans l'ancienne maison des Frères.

Et c'est à cette occasion que l'on trouve dans son histoire ce geste merveilleux d'un acte d'association signé par le petit «noyau de re-fondateurs». Un geste qui, par certains côtés, a la grandeur du voeu héroïque de 1691. L'engagement de 1691 avait disposé les coeurs à accepter les difficiles conditions de vie qui pourraient se manifester dans le projet de «procurer et maintenir l'établissement de la société des Ecoles chrétiennes». Mais les Frères que l'on retrouve en 1803 ont déjà, eux, supporté les difficiles conditions de vie dans lesquelles ils maintiennent leur fidélité à leur idéal. Cependant, comme leurs prédécesseurs, ils sentent le besoin de s'engager par écrit à tenir contre vents et marées dans l'aventure nouvelle qu'ils inaugurent. C'est pourquoi, avant de partir pour Toulouse, ils signeront à Castres, le 20 février 1803, l'engagement ferme qu'exprime la formule suivante:

Détail de l'oeuvre de Bonnard.



Nous, soussignés, promettons par le présent, au citoyen Pierre BLANC (ou frère Bernardin), de nous UNIR, de DEMEURER, de vivre et de tenir les écoles avec lui de la même manière que nous le faisons avant la Révolution, dans la Société ou Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, avec les changements qu' il croira, CONJOINTEMENT AVEC NOUS, que nécessite l'ordre actuel des choses, POUR PROCURER LA GLOIRE DE DIEU dans la ville de Toulouse. Et comme nous voulons vivre ENTRE NOUS selon la Règle que nous professons ci-devant, nous établissons ledit Pierre BLANC pour notre Supérieur et Directeur pour trois années qui ne commenceront à courir que de la veille de l'ouverture desdites écoles; mais, comme il ne pourrait se charger de les tenir s'il n'était assuré d'avoir des aides, nous promettons de commencer DE LUI OBEIR dès ce moment.

En foi de quoi nous avons signé, à Castres, le 20 février 1803.

(Signé) F. Cézarie, François MARCEL, Pierre SAZERAC, Joseph DURAND. Vu et approuvé par nous, Pierre BLANC.

On retrouvera sans trop de peine, dans ce texte, les échos du Voeu Héroïque: «pour procurer la gloire de Dieu», et, surtout, ce sens de «l'unaniment et d'un commun consentement» qui prend ici la forme du «conjointement avec nous». La même conviction de l'urgence de l'éducation chrétienne anime les

auteurs des deux actes. Le même courage à y engager leur vie et à y persévérer «jusqu'au dernier vivant» peut se lire entre les lignes.

Comme au temps de La Salle l'Institut allait durer à travers la générosité, même temporaire, de quelques vaillants entre les vaillants, ainsi, à partir de cette année de 1803 l'Institut a pu connaître un nouvel élan grâce au don total des cinq pionniers de Castres. Frère MARCEL allait donner à l'Institut vingt-trois autres années de service; il mourra le 1er janvier 1826, à Toulouse. Frère SAZERAC (nommé F. Diogène), incapable de surmonter des conflits avec l'autorité dut quitter l'Institut trois ou quatre ans après avoir signé son engagement. Frère DURAND abandonna la course dès avril 1804. Frère CEZARIE, frère du temporel, mourut à Castres le 13 mai 1812, âgé de 85 ans, après avoir soutenu matériellement, grâce à des revenus particuliers reçus en dons, plusieurs postulants. Le Frère BERNARDIN, né en 1738, allait mourir le 29 août 1808, alors que la maison de Toulouse, et donc cette fraction de l'Institut en phase de re-fondation, semblait assise sur une base stable et que s'ouvrait pour elle une ère de prospérité. Ce fut peut-être en récompense de leur geste généreux que le Seigneur envoya aux «pionniers» de Toulouse des postulants pour remplacer ceux qui flanchaient.

Frère Gilles Beaudet (Rome)



1904 - PLUTOT L'EXIL QUE L'ABANDON

Après la grande tourmente de la Révolution française, une nouvelle crise grave allait secouer l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, en France, au début du vingtième siècle. Couvant depuis une vingtaine d'années, cette crise allait éclater en 1904 alors que les Congrégations enseignantes furent délibérément chassées des écoles.

Une grande perplexité a rapidement gagné les dirigeants et les dirigés. Un siècle après ou presque, on peut dire que trois voies de solution s'offraient à eux: 1) reprendre définitivement leur vie d'avant les voeux; 2) accepter une «laïcisation» de toutes les formes extérieures de leur vie pour demeurer sur place en attendant des jours meilleurs; 3) quitter un pays hostile aux religieux et aller au loin en des pays d'accueil qui favorisent la vocation du religieux enseignant et son ministère.

La réaction spontanée d'un grand nombre de Frères a été de considérer que la vocation était menacée si l'on restait sur place. Il fallait donc, au prix de durs sacrifices, quitter son pays, sa famille, son milieu de vie. A l'abandon éventuel de leur vocation lasallienne, des centaines, des milliers de frères français ont préféré l'exil.

Et c'est bien le langage que tenait le Supérieur Général Gabriel-Marie s'adressant aux scolastiques de Paris le 15 décembre 1904:

«...Dieu est fidèle, il ne manquera jamais à une âme disposée à tout sacrifier pour le suivre. A cause même de ces lois iniques, bien des jeunes Frères s'attacheront HEROIQUEMENT à Dieu et le serviront loyalement. Où? Comment? Je ne le sais pas. Mais, s'ils le veulent, dussent-ils aller au bout du monde, ILS RESTERONT RELIGIEUX» (in *Vie du F. Bernard Camille*, p. 54).

Nous sommes bien dans la foulée du voeu héroïque de 1691. Bien sûr, je ne connais pas de texte de l'époque de 1904 qui ait établi une relation directe entre le choix de l'exil et les engagements du trio de 1691, mais on perçoit facilement que ce choix procède du même sentiment de don total au bénéfice d'une cause suprême. Jean-Baptiste de La Salle, Nicolas Vuyart et Gabriel Drolin prononçaient:

«...Nous, dès à présent et pour toujours, et jusqu'au dernier vivant... faisons voeu ...pour procurer et maintenir ledit établissement sans nous en pouvoir départir...».

De leur côté, les Frères quittent la France en vue

d'assurer la survie de leur vocation et donc de «maintenir ledit établissement de la société des Ecoles chrétiennes». Leur perspective semble avoir été largement communautaire: ils récusaient la vie consacrée telle que la vivaient certains sécularisés, religieux hors communauté. On entendait sauver une identité, à la fois individuelle et collective, avant d'avoir le souci d'essaimer...

Quoi qu'il en soit cette aventure exigeait du courage. Ils sont nombreux à l'avoir soutenue: on estime leur groupe à environ 4.000 Frères. Ils partaient affronter l'inconnu avec tous ses risques; une certitude leur restait: ils demeuraient fidèles à l'appel du Seigneur, fidèles à leurs engagements.

Dans quel état d'âme faisaient-ils leur sacrifice? Relativement peu d'entre eux auront laissé des témoignages écrits. Heureusement, parmi les quelques rares qui l'ont fait, le frère Bernard Camille (Pierre Bernard) nous permettra d'apprécier, par une extrapolation légitime, l'attitude spirituelle de la plupart de ces généreux Frères.

Frère Bernard note dans son journal: «*Je dois m'attacher uniquement à Jésus-Christ. Il est ma fin, il m'a créé, il m'a racheté, il se donne à moi. Seul il peut me rendre heureux. Je dois le prier de m'accorder la grâce de LUI RESTER TOUJOURS FIDÈLE. «Si je suis persécuté pour la justice, je dois me croire bienheureux, car c'est une preuve que le bon Dieu m'aime et que Satan déteste ma vocation».* «*Quel malheur si, la persécution passée, je n'en avais pas profité! Il faut être à la hauteur de la situation. Que ma conduite soit donc en rapport avec la grandeur du sacrifice que je veux faire».*

Le F. Bernard-Camille n'hésita donc pas. Rester Frère des Ecoles chrétiennes lui importait avant tout. Il n'avait pas peur des séparations douloureuses, ni des difficultés, ni des souffrances qu'entraînerait l'expatriation, nous dit son biographe. Mais le père manifesta de l'opposition au projet de son fils de dix-neuf ans. Ce dernier revient à la charge et lui écrit: «*Je préférerais casser des cailloux sur les routes toute ma vie PLUTOT QUE DE RENONCER A MA VOCATION*». Il obtint enfin l'assentiment paternel et alla faire ses derniers adieux à la famille. Ce fut ensuite le départ définitif, avec une quinzaine d'autres de Paris, du Puy, de Caen, pour le Canada.

Chez le frère Bernard-Camille, comme chez d'autres, les mêmes dispositions dominent: avant tout un esprit de sacrifice qui accepte la séparation pour être

fidèle à ses engagements. La douleur de la séparation ne s'affirme pas très grande ni chez Bernard ni chez un autre jeune frère (District de Besançon): le frère Ramir-Adrien. Son journal rapporte ceci: *«Le jour du départ est donc arrivé. A 4 h 1/4, nous commençons la prière du matin, nous recevons une dernière fois sur la terre de France le Bien-Aimé de nos coeurs et, forts des secours du Ciel, nous nous préparons à partir»*. La veille, à Paris, il avait écrit: *«Nous recevons dans nos coeurs Celui que les Elus possèdent eux aussi dans le Ciel et, de mon côté, je lui promets de le suivre partout; je lui recommande ceux que j'aime, et demande pour eux et pour moi, la seule chose nécessaire, savoir: l'aimer et le servir»*. Pas de regrets, pas de plaintes, mais seulement de l'espoir et de l'audace, de la foi.

Même lorsqu'un certain regret s'exprime, chez d'autres partants, il est corrigé par un mouvement de générosité. En 1907, 22 jeunes Frères partent pour le Brésil; l'un exprime ses sentiments: *«Je sentis au fond de mon âme toute l'amertume de la séparation et ne retrouvai le courage qu'en renouvelant mon sacrifice à Dieu»*. («Les Temps de la Sécularisation», t. 2, p. 99).

Le Frère Florence-Thomas, de son côté, rappelle les paroles qui l'ont ému dans la consécration qu'il a prononcée avant son départ en 1911: *«Pour votre gloire, mon Dieu, je sacrifie ce que j'ai de plus cher au monde»*. Et il commente: *«Pour bien longtemps et pour un pays bien lointain, je quitte cette belle maison qui fut le berceau de ma vie religieuse et où certainement j'ai passé les plus belles années de mon existence»*. Mais la nostalgie ne domine pas; l'ensemble de son journal comporte surtout des observations de ce qui l'entoure, et sur les avatars de la traversée. Arrivé à l'endroit de sa mission, Frère Florence-Thomas note, parmi bien des observations concrètes, cette seule disposition intérieure: *«Dieu aidant je ferai de mon mieux pour contribuer au succès de cet établissement...»* (ibid. p. 123).

Revenons au frère Bernard-Camille. En décembre 1905, il écrit à son ancien directeur: *«Comme vous nous le disiez d'avance, Jésus a bien exaucé les prières que nous avons faites les uns pour les autres. Il a fait que ceux qui voulaient sérieusement garder leur vocation sont restés religieux»*.

Le destin de ce jeune Frère fut assez remarquable. Son action apostolique consista surtout à préparer les enfants à la première communion et à les instruire des éléments du savoir. Victime d'une épidémie qui sévit au Québec en 1918, il succomba à l'âge de trente-deux ans, après avoir toujours vécu dans les dispositions d'une vertu qu'on peut qualifier d'exceptionnelle.

Durant plusieurs années sa tombe, au cimetière de Varennes, fut immanquablement fleurie et assi-

dûment fréquentée. Avec la mort de ceux qui l'avaient bien connu, l'oubli a peu à peu jeté sur lui son ombre. Mais parce qu'il a eu la simplicité de laisser après lui des notes qui nous ouvrent son âme, il ne vit pas seulement aujourd'hui dans la lumière de Dieu; son exemple nous est présent.

Si les Etudes lasalliennes se sont penchées sur la condition de ceux qui ont vécu la «sécularisation», pourquoi ne songerait-on pas à faire une étude, non pas de généralisation puisqu'on peut dire que Rigault l'a déjà faite, mais plutôt à l'échelle des témoignages particuliers, des Frères qui ont choisi l'expatriation? On trouvera sans doute, parmi eux tous, des âmes dont le message pourrait ranimer en nous des courages assoupis.

Par ailleurs, je voudrais noter, avant de clore cet article évocateur des fidélités dans la foulée du voeu héroïque, qu'on aurait pu mettre en lumière nos Martyrs espagnols (glorifiés ou non), comme nos Martyrs (connus ou inconnus) des nombreux pays où ont sévi des persécutions religieuses, des exécutions ou des tortures.

On a souvent dit que la vertu des lasalliens était d'éduquer dans l'abnégation et de savoir durer dans des tâches humbles et répétitives, en un mot, de semer en laissant d'autres récolter la moisson que Dieu a fait croître.

Mais toute la vie de saint Jean-Baptiste de La Salle est ponctuée d'actes charismatiques, audacieux et parfois «héroïques» comme on le dit traditionnellement du voeu de 1691.

De même l'histoire lasallienne est jalonnée de choix, parfois individuels et plus souvent collectifs, nourris de la même foi et au service de la même mission d'évangélisation.

Frère Gilles Beudet (Rome)

Le Fondateur envoie deux Frères à Rome: détail d'un vitrail de la Maison Générale, sur dessin d'Eroli.



EN ROUMANIE, UNE LONGUE NUIT DE 42 ANS

Mon chemin de croix a commencé le deux août 1948. C'était le dernier jour de notre retraite annuelle.

Les Directeurs des trois écoles catholiques appartenant aux Frères à Bucarest furent appelés par les dirigeants communistes de Roumanie qui étaient au pouvoir, et ils furent informés que le gouvernement communiste voulait nationaliser les écoles privées (libres). Les Frères devaient par conséquent remettre aussitôt les clés de leurs écoles. En moins d'une heure, nous nous trouvions jetés à la rue. On ne nous permettait que de prendre nos effets strictement personnels: chaussures, linge, etc. Tout le reste devait demeurer dans l'école: livres de la bibliothèque, lits, armoires, etc.

On nous a aussi indiqué que nous devions abandonner la vie communautaire, et que nous serions employés comme professeurs, sinon, nous devions nous débrouiller pour trouver moyen de survivre.

Les dirigeants nous ont imposé, par décret, la résidence dans un petit appartement, au deuxième étage de l'évêché catholique-romain...

Ce décret ne s'appliquait qu'aux religieux qui travaillaient dans les écoles. Les Jésuites et les Franciscains qui étaient prêtres, n'étaient pas désignés ici mais ils ont dû abandonner leur habit religieux et sont allés dans les paroisses.

Seuls les Frères des Ecoles chrétiennes furent touchés par ce décret. Les deux communautés de Frères ont formé alors une seule communauté sous la direction du f. Directeur et Visiteur auxiliaire Bonifazius Sattmann. Nous étions quelque 20 frères. Chacun devait donner par écrit son accord ou son refus. J'étais parmi les plus jeunes: 24 ans. Je n'avais enseigné que trois ans à l'école St-Joseph. Je n'ai pas hésité un instant sur ce que je devais faire. J'étais conscient que ma place devait être parmi les Frères et avec eux. J'étais aussi persuadé que la situation n'allait pas durer longtemps. Il y avait deux frères plus jeunes que moi. Malheureusement, plus tard ils ont quitté pour diverses raisons; ils l'ont regretté par la suite, même si notre vie n'était pas facile.

Les dirigeants communistes ont essayé, par des pressions et des promesses de nous faire abandonner la vie religieuse. Ils n'y ont pas réussi.

Le f. Boniface (Bonifazius) était le procureur et le supérieur en ces temps pénibles. Sa foi en la Providence nous a tous impressionnés et nous a donné à tous du courage. Nul d'entre nous n'était pusillanime ou timoré, même si cela n'a pas toujours été faci-

le. Il était le père, le chef et l'ami de tous malgré sa surdité tenace. Il a beaucoup prié, justement parce qu'il était sourd.... Après la grâce de Dieu, c'est à lui que nous devons notre vie communautaire. Il était le supérieur que la Providence nous avait préparé et qu'elle nous a donné pour ces temps troublés.

Bientôt ont surgi les premières difficultés. Les maigres ressources étaient épuisées. Pour survivre, les Frères devaient donner des leçons privées. Les parents le désiraient. Ce fut mon emploi pendant cinq ans. C'était un nouveau mode d'apostolat. Par les leçons particulières, nous continuions d'avoir une influence religieuse. C'était plus important que jamais.

Nous avons bientôt commencé à donner des leçons de catéchisme dans les paroisses. Nous avons été tranquilles pendant deux ans. C'était le calme avant la tempête.

Le premier orage s'est déclaré en 1950. Cinq frères ont été alors arrêtés. Deux d'entre eux qui avaient travaillé à la Nonciature furent conduits devant la justice et chacun fut condamné à 16 ans de prison, et les trois autres à deux ans de travaux forcés sans avoir subi de procès loyal.

Par précaution, une partie des frères ont été placés chez quelques anciens élèves.

Nous avons connu de nouveau une période de calme, après que le grand Moloch eût dévoré son orfanade...

Il semblait que les nuages allaient disparaître après la conférence de Helsinki. Les frères sont revenus dans leur appartement et ont repris leurs cours de religion dans cinq paroisses où se rassemblaient chaque dimanche environ 300 catholiques. Cela n'était pas dans le goût des autorités communistes. Ils disaient à leur collègues: «Vous n'arrivez pas à rassembler les jeunes communistes, et cette poignée d'éducateurs religieux remplissent leur salle tous les dimanches». Des anciens élèves et des amis ont averti les frères qu'il se préparait quelque chose contre eux. Le f. Boniface est demeuré tranquille et a exercé une influence dans la fidélité des frères et leur confiance en Dieu.

Pendant deux ans, nous avons enseigné la religion en présence d'espions qui étaient partout. Nous les connaissions, ils nous connaissaient. Mais le signal n'était pas encore donné pour une action... Il fut donné le 21 août 1958: quatre frères ont été arrêtés, et trois anciens élèves avec eux. Ils avaient mobilisé d'autres élèves. Après 3 mois d'enquêtes et

d'interrogatoires pénibles, ou même de tortures, le 17 décembre 1958, ils furent condamnés à 90 ans de prison. Les deux frères plus âgés reçurent une sentence de 20 ans chacun, les 3 autres 15 ans chacun et les deux plus jeunes écopèrent de 10 ans chacun.

Le crime? Avoir enseigné la religion à des jeunes. On peut lire ce motif dans le texte de la sentence m 1252-58 (dans le texte italien et le texte français dont j'ai joint copie).

Voyez!... pourquoi condamnent-ils à 10, 15 ou 20 ans de prison? Eux qui se disent membres d'un régime prétendument le plus humaniste... du monde? Un esprit sain ne peut pas comprendre cela, et cependant les communistes condamnaient aux plus dures prisons pour de tels «crimes», et ne rougissaient pas d'en mettre la preuve sur le papier. Que direz-vous, occidentaux, d'une telle mascarade? Et vous, les communistes de l'ouest, que direz-vous de votre fraternité universelle et de votre justice...? Alliance du bloc de l'est !...

Alors les difficultés recommencèrent. Nous nous sommes trouvés 110 résidents dans une pièce de 11 m sur 10 m avec une seule fenêtre qui était bouchée avec des planches clouées de l'extérieur afin de ne pas permettre aux prisonniers de voir dehors. Dans un coin, pour attirer les rats, il y avait quatre seaux (il n'y avait pas de WC). Les seaux étaient libres une ou deux fois par jour... Personne ne pouvait rester sous les fenêtres. C'était absolument défendu. On dormait à même le sol de ciment, on ne pouvait même pas se coucher sur le dos, parce qu'on manquait de place; il fallait dormir sur le côté, tassés comme des sardines. Souvent ou la plupart du temps le dernier qui venait dans la pièce devait dormir assis sur les seaux qui servaient de W.C.

Bientôt, nos corps ne furent qu'une plaie. Il n'y

avait pas d'eau. Chacun avait droit à un demi-litre d'eau par jour. Il n'y avait pas de savon; ici ou là quelques petits grains de savon à laver. Pas de papier hygiénique. Une demi-heure de promenade, dans une cour d'environ 30 mètres carrés, avec de larges espaces entre nous, afin qu'on ne puisse pas parler au voisin, ni même le voir vraiment... Personne ne pouvait dire un mot. Un gardien (milicien) surveillait tout. Durant le jour personne ne pouvait se reposer au lit, mais seulement les malades qui avaient la permission d'un médecin. On ne pouvait ni donner des conférences, ni en écouter, ni étudier quelque langue étrangère ou l'enseigner. On n'avait aucun moyen d'écrire: crayon, papier, même pas une aiguille. Tout était formellement défendu. Quiconque était surpris à manquer à ces lois était condamné à l'isolement pendant 3 à 5 jours. Dans cet endroit d'isolement, il était impossible de s'asseoir de 5 heures à 22 heures. On ne recevait à manger que 2 fois par jour, et seulement 100 grammes de pain et un demi-litre d'eau salée.

On me dira peut-être ici que je fais erreur, que j'exagère. Non, cher lecteur, il n'y a pas d'erreur. C'était en fait bien plus terrible. Je vous recommande le livre de Soljenitsyne «L'Archipel du Goulag».

Il ne trompe pas. Il n'exagère pas. Vous trouverez dans ce livre toutes les cruautés inhumaines inimaginables commises par ces gens.

Après un an de pareils traitements on demandait au prisonnier s'il voulait travailler. Bien sûr, tous ceux qui pouvaient se mouvoir, répondaient affirmativement. Nous étions au mois d'août 1959, au début, placés dans des wagons pour les animaux et dotés du même système de toilettes mentionné ci-dessus. Après deux jours et une nuit nous partions pour une destination inconnue. Comme les wagons étaient ouverts, nous avons pu constater qu'on nous conduisait dans la région appelée «Grande Ile du Danube» aux environs de Braila. Là il nous a fallu construire un barrage de 17 km sur 35 km, contre les flots bouillonnants du Danube. Nous étions logés dans deux baraques. Environ huit cents hommes. Les installations étaient plus que primitives. Le plus grand problème était celui de l'eau. Un litre d'eau à mêler dans une espèce de café; moitié eau, moitié boue, qu'il fallait attendre jusqu'à 3 heures de la nuit.

Les conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir. Dès le 10^e jour (le 17 août), nous avons souffert de dysenterie. C'était un grand péril. Il n'y avait pas de médecin. Je n'avais que 12 tablettes de Talasol... Pendant 7 jours je n'ai pu manger absolument rien, ni boire. Vraiment rien. J'étais mourant (j'avais souffert de cela en prison, et c'était maintenant la deuxième fois).

C'est peut-être difficile à croire, mais je ne dis

Saint J.B. de La Salle avec son héroïque inspirateur, le Père Barré: dessin de Francesco Pescador.



que la vérité. En deux semaines j'étais devenu un squelette. Ce fut aussi la première fois que je vis mourir un homme. J'en fus très impressionné. Et je ne semblais pas en meilleure condition que lui. Cependant, je n'ai pas perdu espoir. Les débuts ont été durs et ils ont duré longtemps. Je devais retourner au travail mais j'étais si faible que je ne pouvais presque pas marcher. Il y en a beaucoup qui sont morts à cette époque.

Au mois de novembre je devais reprendre le travail au barrage. Nous devions le construire au pic et à la pelle. C'était très difficile. Souvent nous avons pensé au travail des Egyptiens qui ont bâti les pyramides. Etait-ce aussi épuisant? ...n'exagérons pas, penseront quelques-uns...

Après deux ans nous étions conduits au travail des champs. C'était moins crevant. Au cours de l'année 1961, nous avons été dirigés sur Luciu-Giurgen. Nous prenions l'eau du Danube, que nous faisons bouillir pour la boire. Cela n'a pas duré longtemps. De nouveau nous sommes tombés malades. Nous souffrions du typhus (fièvre typhoïde). En novembre, je suis devenu moi-même malade. Je devenais un cas exemplaire qui serait soumis à une commission de médecins civils. Je me trouvais en danger de mort et à cause de cela j'ai été conduit dans un hôpital de Constanta... C'est la deuxième fois que je me trouvais aux portes de la mort. Ici on nous traitait avec humanité. En trois semaines le danger était écarté et nous pouvions retourner au camp de travail pour prendre une autre tâche. Cela se produisait une fois sur cent... Sur la route du retour j'ai vécu une nuit de Noël inoubliable dans un réduit où il y avait d'autres vermines que moi en compagnie de centaines ou de milliers de souris, qui venaient me demander ce que je cherchais là et pourquoi je venais troubler leur tranquillité. Il n'était pas question de dormir dans une telle ambiance.

A l'automne de 1962, j'étais de nouveau conduit à la prison bien connue de Gherla. A cause de ma maladie j'étais porteur d'un bacille depuis 15 ans, et représentais un danger pour les civils qui habitaient cette île. Pour les prisonniers on ne se faisait pas de soucis même lorsqu'ils tombaient malades.

A Gherla j'ai travaillé pendant deux ans dans une usine de meubles, comme faiseur de tables. Je me trouvais plus à l'aise pour mes besoins matériels. Celui qui a bien rempli les «normes» reçoit une carte postale et peut écrire à la maison et demander un colis allant jusqu'à 5 kg constitué de nourriture et de 400 cigarettes. Je n'ai écrit qu'une fois, car entre temps j'étais devenu un bon faiseur de tables.

Au printemps de 1964 nous pouvions pour la première fois, après cinq ans et demi, lire un livre. On nous permettait aussi de lire le journal du parti qui traitait des réussites du peuple sous la direction du



Un autre héroïque inspirateur de Saint J.B. de La Salle, l'abbé Roland. Dessin de Pescador.

parti communiste roumain. On voulait nous préparer peu à peu à la libération qui s'approchait... Je crois qu'au mois d'avril on nous a dit que nous serions libérés mais pas d'un seul coup, sinon peu à peu. C'était la première fois qu'ils tenaient parole: la libération commença en avril; mon tour ne vint qu'au premier août 1964.

Du fait que depuis six ans je n'avais pas de nouvelles des frères, on m'a conduit d'abord dans ma famille. Ils ne demeuraient pas loin, à quelque 110 km, et à environ 50 km de Bucarest. Je n'avais pas d'argent et je voulais savoir si ma mère vivait encore, car elle avait 77 ans et elle avait souffert d'une attaque cardiaque au printemps de 1958, tandis qu'à l'automne je fus fait prisonnier.

J'ai longtemps pensé qu'elle était morte. J'étais resté très attaché à ma mère car elle a joué un rôle important dans ma vocation de frère.

Ma rencontre avec elle fut très émouvante pour ma mère comme pour moi. Je me retiens d'écrire sur ce sujet. Même après tant d'années, j'aurais de la difficulté à tout dire. Elle a pleuré longtemps entre mes bras et ne pouvait pas dire plus que: «cher enfant, cher enfant». Et moi je pleurais avec elle. Tous dans la maison faisaient comme nous. Nous pleurons tous... de joie.

Je suis resté quatre jours chez ma mère. Je désirais fortement rejoindre les Frères à Bucarest. J'arrivais le dernier. Tous étaient déjà réunis. Ce fut une rencontre chaleureuse, mais plutôt brève. Nous ne pourrions plus demeurer à Bucarest. Nous ne pouvions pas former de communauté. Pour les communistes, nous étions des hommes dangereux. Nous devions sortir de Bucarest sans retard. Trois frères ont pu demeurer chez des parents qu'ils avaient à Bucarest, les autres ont dû rentrer dans leur lieu d'origine.

Ainsi commençait la seconde phase de notre

condamnation. Ce furent des années plus longues à supporter, même si elles ne représentaient pas les difficultés de la prison; cela a été éprouvant et le demeure dans ma pensée. Il faudrait encore 25 ans... Nous étions toujours considérés par les communistes comme des lépreux et des dangers pour l'Etat. Mais les gens ne nous voyaient pas ainsi. Ils nous aimaient et nous respectaient. «Ce qui est dangereux pour nous, c'est seulement votre nom de F. des E. CHRETIENNES» m'a dit un jour un officier de la Securitate.

Je devais faire quelque chose pour vivre, c'est pourquoi j'ai demandé un travail aux responsables... «Pour quelqu'un comme vous, nous n'avons comme travail que celui de mineur», me fut-il répondu. Je me suis adressé alors à des amis. Il y avait aussi parmi eux des gens compréhensifs. Et après quatre mois j'avais un emploi de bibliothécaire. Le salaire était petit mais il suffisait à me faire vivre. J'ai eu quelque chance aussi avec des parents qui demeuraient dans les environs. Ils m'ont fourni des moyens de survivre. Ils n'avaient pas d'argent. J'ai reçu beaucoup d'aide de la part de cinq frères hongrois de Satu Mare. Ils avaient la chance de ne pas être dispersés. Ils étaient loin de Bucarest (700 km) à la frontière de la Hongrie; ils étaient tous âgés. Tous les deux mois, j'allais les visiter, pour me retremper dans l'esprit de communauté. Ils ont toujours été amicaux et gentils envers moi. Bien que tous soient maintenant morts, je dois leur dire toute ma reconnaissance pour l'amour fraternel qu'ils m'ont témoigné.

Le logement représentait une grande difficulté. Je ne pouvais pas en trouver. A la fin, un de mes parents a eu pitié de moi. Il avait une nouvelle maison, mais ne disposait que d'une pièce habitable. Les autres pièces n'avaient ni fenêtres, ni porte. Il avait quatre jeunes enfants. J'ai donc été obligé de partager avec eux, pendant trois mois, cette unique chambre. Je devais m'en accommoder; impossible de faire

autrement. Chaque matin, le maître de maison nous saluait par un «vive Jésus dans nos coeurs»..., car il avait été juvéniste chez nous pendant deux ans. Depuis ce temps, il est devenu prêtre (grec-catholique). En février j'ai pu dormir seul. Durant le jour j'étais le plus souvent avec les enfants, car il n'y avait pas de bois pour chauffer deux pièces... J'aidais les enfants à transporter du bois. Je suis donc resté dans cette famille pendant 3 ans et demi jusqu'à ce que je trouve, en 1968, un petit logis dans un blockhaus (4 m et demi sur 2 m 1/2).

Au début j'étais très étroitement surveillé. On savait toujours où j'étais. Je ne pouvais pas encore entrer en relation avec les frères qui avaient vécu avec moi à Bucarest. Ce ne fut possible que deux ans plus tard, lorsqu'on a relâché la surveillance.

Au printemps de 1965, au mois d'avril, j'ai eu la visite du frère Liebhard, de Vienne. Il connaissait tous les frères roumains car il avait été professeur en Roumanie avant 1948. Il n'arriva pas les mains vides. La même chose s'était produite en mai 1964, mais je n'étais pas encore libre. C'était un grand encouragement pour nous que la visite des frères de Vienne. Nous sentions que nous n'étions pas oubliés ni abandonnés. Nous avons bien expérimenté que la grande famille des lasalliens était une réalité.

Le frère Visiteur nous a invités à séjourner à Vienne. Nous étions alors relativement jeunes (40-54 ans) et nous connaissions aussi un peu d'allemand. De plus on aurait pu nous aider là-bas. Il a obtenu tous les papiers pour les étrangers que nous étions. L'Autriche a donné le droit d'entrée, mais les autorités roumaines n'ont pas permis notre départ. Nous sommes donc restés en Roumanie. Chaque année, le f. Visiteur de Vienne venait nous visiter au moins une fois. Plus tard, d'autres supérieurs sont aussi venus. Le frère Assistant Richard est venu deux fois, et le f. Vicaire lui-même (maintenant Supérieur général) le f. John Johnston, est venu.

Ces visites étaient pour nous des occasions de nous retrouver avec des confrères. Souvent nous avons été appelés en interrogatoire où on nous demandait qui était notre invité et ce qu'il voulait. Ils craignaient toujours qu'on se réorganise. Ils ne nous permettaient pas de vivre en communauté. De temps en temps, ici ou là, on nous demandait quand nous allions nous marier. Ç'aurait été pour eux une preuve que nous abandonnions nos engagements. Dieu merci, tous ont tenu jusqu'à ce jour.

Avec le temps, les liens se sont toujours resserrés. Nous nous retrouvions ensemble plus souvent, soit pour célébrer un anniversaire, soit pour marquer une fête. En 1970, il s'est produit un petit miracle, c'en était un pour moi: le frère Tarcisius, qui avait été emprisonné 14 ans, a reçu, le premier, un passeport et il a pu visiter Vienne, Rome et Paris. C'était un événement! La

C'est l'amour des pauvres et la conviction que l'école chrétienne était un grand don de Dieu qui a poussé Saint J.B. de La Salle et ses deux compagnons au «voeu héroïque». Dessin de Pescador.



deuxième fois cependant, on le lui a refusé.

Nous n'avons plus connu d'angoisse.

Même la surveillance devenait discrète. Mais nous ne pouvions pas donner des cours de religion. Nous pouvions aller à l'église aussi souvent et aussi longtemps que nous le voulions.

Nous avions la messe quotidienne. Personne ne nous le défendait. Il était impossible de reprendre la vie de communauté et de porter l'habit religieux.

Le nombre des frères diminuait toujours. Les frères hongrois de Satu Mare sont morts, tous à un âge avancé (au-delà de 80 ans). Le dernier mourut en avril 1983.

Le frère Tarcisius mourut subitement le 25 novembre 1977, d'un infarctus. Le 9 novembre, il avait eu soixante ans. Sa mort nous a tous profondément émus. Il avait été un lutteur infatigable et solide contre le communisme.

Même en prison, il était toujours révolté lorsqu'on traitait injustement quelque prisonnier.

En 1983, mon tour est venu d'obtenir un passeport. C'était presque incroyable. Dans la même année, un autre frère reçut aussi son passeport. J'ai donc passé un mois parmi les Frères à Vienne. En 1987, j'ai pu encore aller à l'étranger. Cette fois la chose était plus simple parce que j'étais un retraité. Je suis allé à Rome et j'ai pu participer à la béatification du frère Arnould. Cela avait été le rêve de ma vie, de voir Rome et la maison généralice. Pour une deuxième fois, le rêve devenait réalité en 1989, et il a duré six semaines, au Centre International Lasallien, de Rome.

La fin de l'année 1989 nous a apporté de nouveaux espoirs. A Noël, il nous était possible de réentendre les chants de Noël et de suivre (avec la permission) la Messe télévisée. La longue nuit de 42 ans d'oppression commençait à s'estomper. Le système communiste (gouvernement) était renversé. Nous pouvions respirer à nouveau. Et nous pouvions chanter intérieurement notre Te Deum.

On n'osait pas y croire.

Malheureusement, après un an nous constatons que les nouveaux dirigeants ne semblent pas prendre tellement au sérieux la liberté de religion. Les communautés religieuses ne sont pas encore reconnues et on ne leur a pas encore rendu leurs couvents ou leurs propriétés.

Nous, Frères, si vieux et si peu nombreux que nous soyons, nous sommes sortis enfin de la nuit.

Un frère enseigne au séminaire d'Alba Julia, un autre au séminaire d'Iasi. Il accompagne un aspirant qui souhaite devenir frère des écoles chrétiennes.

Depuis la fête du Christ-Roi, une petite communauté a été constituée à Oradea, à 15 km de la frontière hongroise.

Surtout, nous avons été invités à reprendre de



La première consécration des Frères à Liesse. Dessin de Barberis.

l'activité dans des centres où nous avons oeuvré déjà.

Bien que nous soyons peu nombreux — pour le moment, six frères dont deux sont malades — et âgés: de 67 à 81 ans, nous sommes optimistes et confiants dans la Providence. Les quatorze saints et bienheureux Frères nous aideront. L'oeuvre de saint Jean-Baptiste de La Salle en Roumanie, ne peut et ne doit pas mourir.

Nous nous adressons à tous les frères du monde pour leur demander de ne pas nous oublier, et de penser à nous dans leurs prières. Nous serons vainqueurs... non pas à cause de nous... Nos saints frères et la foule des 150.000 frères des écoles chrétiennes qui au cours des siècles ont porté la livrée lasallienne sont avec nous; ils seront notre secours. Nous sommes convaincus que Dieu nous assiste, et lorsque Dieu «est pour nous, qui sera contre nous?».

Témoignage du Frère Tiberiu

DEVENIR FRÈRE EN POLOGNE, EN 1953

(Interview du Frère Dominik Targalski, le 26 janvier 1991)

— Pour toi, que représente le voeu de 1691?

Je trouve que Jean-Baptiste de La Salle a très bien compris la situation de l'Institut en 1690-1691: son avenir dépendait d'un petit noyau solide, «irrévocablement engagé» pour assurer sa stabilité. Il s'agissait de donner à l'Institut, encore une fois «au bord de la ruine», un fondement stable: peut-on le comparer au choix de Jésus faisant de Simon, la Pierre fondamentale de son Eglise? C'était une question de fidélité à sa vocation: sans une consécration à Dieu, totale et sans retour, Jean-Baptiste de La Salle ne pouvait rester fidèle à sa vocation de Fondateur. Et pas lui seul: quelques autres Frères engagés avec lui irrévocablement pour que l'Institut reste fidèle à sa vocation.

— Et, quand tu es entré au Noviciat de Pologne, en 1953, l'avenir était-il aussi incertain?

C'étaient les années les plus dures de la persécution contre l'Eglise de Pologne: aucun espoir n'était visible. Le Cardinal Wyszynski était en prison (et il y restera jusque vers 1955): c'était l'Evêque de Lodz qui avait tous pouvoirs pour le remplacer, car les communications avec Rome étaient impossibles. L'Institut ne comptait alors en Pologne que 6 Frères et 2 Oblats. Il n'y avait pas encore de District de Pologne: nous devions relever du District de Tchécoslovaquie, mais les frontières nous interdisaient toute communication avec lui. Le Noviciat avait été fermé par les Supérieurs et notre seule maison restante, à Czestochowa, était occupée par les communistes. Personne n'était donc entré au Noviciat en Pologne depuis 1937.

— Que représentait alors ton entrée au Noviciat en 1953?

Mon entrée au Noviciat, je la vois maintenant avec presque 38 ans de recul: je ne sais pas si aujourd'hui j'aurais le courage de faire la même chose. Nous étions deux candidats, le Frère Grzesik et moi. Le Frère Grzesik était déjà depuis longtemps avec les Frères, un peu comme petit-novice. Et comme on ne pouvait rien lui proposer, il songeait à se retirer pour chercher autre chose: ma venue, je crois, l'a retenu parmi les Frères. Notre entrée était quelque chose de très important pour les Frères de Pologne: cela donnait une nouvelle impulsion à l'Institut, une espérance pour les Frères.

— Vous avez été accueillis comme des sauveurs?

Pas du tout! Le Frère Alphonse, qui était Délégué (il n'y avait pas encore de Visiteur), hésitait beaucoup à m'accueillir. Il m'a même déconseillé d'entrer chez les Frères: il n'y a pas de Noviciat, pas même de maison pour y faire le Noviciat!

Cependant, nous avons maintenu notre demande de faire le Noviciat. L'autorisation a été demandée à l'Evêque de Lodz, qui l'a accordée. Bien plus tard — nous avons déjà l'habit — nous avons reçu l'accord du Frère Denis, Vicaire Général, qui nous donnait sa bénédiction.

Le Noviciat a donc commencé le 6 décembre 1953. Nous avons reçu l'habit dans le grenier de notre maison de Czestochowa: les communistes qui l'occupaient toléraient que nous utilisions le grenier.

— Comment avais-tu connu les Frères?

Par hasard, pourrait-on dire, et aussi parce que je cherchais dans quelle forme de vie me consacrer à Dieu.

J'avais fait le Petit Séminaire de Lodz où j'avais préparé le «petit baccalauréat» (1949-1951). Mais je sentais que ce n'était pas à cette vie de prêtre que j'étais appelé. Je suis rentré chez moi un an et j'ai cherché.

J'ai alors lu un article sur les Frères dans une revue «Le Messager du Sacré-Coeur», un article écrit avant la guerre, en 1935, l'année de ma naissance. J'ai écrit à l'adresse indiquée: tout avait changé, la rue et le numéro, mais ma lettre est quand même arrivée et j'ai reçu la réponse!

C'est ainsi que j'ai pris contact avec les Frères. Comme il n'y avait pas de Noviciat, on m'a envoyé en 1952 au Petit Séminaire de Czestochowa où trois Frères enseignaient.

Et c'est seulement le 6 décembre 1953 que nous avons commencé le Noviciat, le Frère Grzesik et moi.

— Alors, c'est l'engagement dans l'Institut?

Oui, de mon côté: j'ai considéré mes premiers voeux comme un engagement irrévocable. Mais les choses ne se sont pas passées si facilement.

Après mon Noviciat, j'ai été affecté au Petit Séminaire de Lublin, comme éducateur: coucher 23 heures, lever 5 heures. J'avais deux ans à peine de plus

que les jeunes que j'encadrais, l'un d'eux avait le même âge que moi. Les élèves, qui étaient environ 70, allaient aux cours, les uns le matin, les autres l'après-midi: j'avais toujours un groupe à prendre en charge. C'était dur, parce que j'étais pris toute la journée et toute la nuit: pas moyen de continuer ma formation et pas assez de sommeil pour prendre dessus.

Alors j'ai demandé un travail moins dur, faire du balayage par exemple. Et comme cela ne paraissait pas possible d'avoir un autre travail, j'ai pensé chercher ailleurs: peut-être serais-je mieux dans un monastère. Les Frères l'ont su et en ont conclu que je n'avais pas la vocation de Frère des Ecoles chrétiennes.

Ils m'ont alors refusé à la profession perpétuelle.

Le Fondateur envoie deux Frères à Rome: l'un d'eux est Gabriel Drolin. Dessin de Barberis.



Le Fondateur distribue ses biens aux pauvres. Dessin de Barberis.

Le Cardinal Wyszynski, maintenant sorti de prison, m'autorise alors à entrer chez les Franciscains: je fais le Noviciat et porte plus de trois ans (15 août 1960-mars 1964) l'habit brun. Mais je garde une grande sympathie pour les Frères et, dans ma vie de Franciscain, il y a un manque.

Un Frère de Czestochowa vient me proposer de retourner chez les Frères: mais comment est-ce possible? L'appel ayant été rejeté par l'Institut, il faudra passer par la S. Congrégation des Religieux. Comment vont réagir les Franciscains s'ils apprennent ma démarche? Je vais risquer de me trouver dehors, sans être sûr d'être accepté chez les Frères.

«Si Dieu le veut, tu recevras la réponse», me dit mon confesseur. Les démarches ont lieu discrètement, la Congrégation des Religieux donne son accord, ainsi que l'Institut: Supérieur, Assistant et Délégué qui m'avaient refusé trois ans plus tôt, m'acceptent cette fois. Je fais donc... un troisième Noviciat. C'est peut-être à cause de cela qu'on me nommera, en 1972, Maître des Novices!

LES RETOMBEES DU VOEU HEROIQUE

(Frère Alain Houry)

Il a été offert aux Frères de la S.I.E.L. (Session Internationale d'Etudes Lasalliennes à Rome) de contribuer à ce numéro du Bulletin en répondant en quelques lignes à deux questions sur le voeu de 1691:

— *Que représente-t-il pour toi?*

— *Qu'est-ce qu'il t'invite à vivre?*

Les 19 réponses recueillies vont de 20 lignes à trois pages. Leurs auteurs ont entre 33 et 70 ans, 4 étant nés après 1954 et 3 avant 1930. Huit des onze Régions de l'Institut sont représentées dans cet échantillon.

L'article qui suit se base sur ces réponses pour essayer de présenter quelques perspectives qu'ouvre le voeu héroïque pour aujourd'hui et pour demain. Modeste contribution à la réflexion que chacun est appelé à faire à l'occasion de ce tricentenaire.

«Héroïque» est-il approprié?

S'il est habituel de qualifier d'*«héroïque»* l'engagement que prirent ensemble devant Dieu Monsieur de La Salle, Gabriel Drolin et Nicolas Vuyart, on peut toutefois se demander avec le Frère Emanuele si cet adjectif est le plus approprié pour le désigner aujourd'hui.

«Selon notre sensibilité moderne, on use et on abuse du titre de héros pour désigner les vedettes du cinéma ou des sports: tout compte fait, c'est quelque chose de suspect et de mal venu» si l'on pense au côté spectaculaire des choses.

Rien n'a été plus discret que ce voeu: il semble bien que la connaissance n'en est parvenue aux Frères que grâce à la publication du livre de Blain, quelques jours après le décès du dernier protagoniste, le Frère Gabriel Drolin.

Jean-Baptiste de La Salle et ses deux compagnons «ont pris cet engagement dans un langage plus conforme à leurs intentions: *voeu d'association et d'union*. Si nous voulions indiquer davantage le sens de leur geste, nous pourrions parler d'abandon total à Dieu, de fidélité à l'Institut comme à l'oeuvre de Dieu comme acte d'espérance avec tous les risques qu'il implique.

«Aujourd'hui, ajoute le Frère Michael, les Frères, dans leur ensemble, ne sont pas réellement confrontés aux conditions de vie» dont le voeu de 1691 acceptait le risque: *mendier et vivre de pain seulement*. Peut-être notre Institut trouverait-il plus de vitalité dans ces conditions extrêmes de privation.

Mais «il y a un certain romantisme dans ce *peut-être* et je doute qu'un tel romantisme puisse éclairer notre condition actuelle ni ouvrir de féconds chemins pour notre avenir».

Un saut périlleux en arrière

«Pour passer de 1691 à 1991, explique le Frère Fernando de façon pittoresque, le 6 doit se retourner pour donner un 9: saut périlleux», un véritable renversement.

Si nous voulons nous placer aujourd'hui dans l'optique du voeu de 1691, nous avons donc à faire «un saut périlleux en arrière».

Oui, «ce voeu représente un défi pour l'Institut, pour chaque Frère et particulièrement pour moi aujourd'hui».

«Le Fondateur a été généreux avec Dieu. Celui-ci, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, lui a ouvert un chemin: créer un noviciat avec les vocations qu'il lui enverrait».

«Je crois que notre Institut, aujourd'hui en crise, doit lui aussi faire *un saut périlleux en arrière*, un retournement de 180°».

L'Institut doit faire ce retournement à propos du retour aux pauvres et de la vie de pauvreté. Il doit arriver à traduire de façon nouvelle, pour aujourd'hui, ce qu'on lit dans la formule du voeu héroïque: *même s'il faut mendier et vivre de pain seulement*».

«Pour moi, c'est une invitation à vivre cette formule du passé *en prenant des risques avec confiance*, surtout dans les régions où l'Institut se meurt».

Et de citer des populations qu'il connaît bien, «ces vagues d'émigrants dans nos pays, à qui on n'a pas donné de réponse selon notre charisme» et, un peu plus loin, «les pays du bloc de l'Est où l'Institut paraissait mort et où surgissent des espoirs de vie».

«C'est un défi qui se présente à moi de *me situer dans ces endroits au milieu des pauvres*. Maintenant, conclut le Frère Fernando, j'ai confiance: Dieu fera renaître l'Institut».

Comme aux commencements

Le Frère Alfred est particulièrement sensible à la manière dont *Gabriel Drolin* a vécu son voeu de 1691 pendant ses longues années à Rome.

«Ce vœu d'association et d'union jusqu'à l'établissement des Ecoles chrétiennes, il l'a pratiqué par la correspondance: il a toujours tenu son Fondateur au courant de ce qu'il faisait et des circonstances changeantes dans lesquelles il vivait: il a été jusqu'au bout de ce pour quoi il avait été envoyé. C'est un magnifique exemple dans les difficultés de l'isolement, dans un pays nouveau, dans des situations nouvelles».

Qu'est-ce qui pourrait correspondre aujourd'hui à ce vœu héroïque? Rester fidèle à l'esprit et à la mission de l'Institut, non par un retour au passé, mais en étant ouvert au présent et à l'avenir, *même en ne sachant pas si l'Institut survivra*».

«Partager pleinement notre mission et notre esprit avec les enseignants. Abandonner bien des oeuvres actuelles pour *recommencer en petit, comme aux commencements, au service des plus défavorisés de la société, pour les libérer à la fois humaine-ment et chrétiennement*».

La «nouvelle donne» lasallienne

Dans plusieurs textes apparaît un des éléments caractéristiques de notre époque: le partage avec un nombre croissant de Laïcs de notre ministère auprès des jeunes, et particulièrement des jeunes en difficultés. Les Frères qui en parlent ont bien conscience que, désormais, l'esprit lasallien n'est plus le fait des seuls Frères — heureux seraient-ils si tous le possédaient pleinement! — mais que *«les dons spirituels que l'Eglise a reçus en saint Jean-Baptiste de La Salle débordent le cadre de l'Institut qu'il a fondé»* (Règle, art. 146).

«Le vœu de 1691 représente pour moi, écrit le Frère Johan *une référence pour juger des appels* qui viennent de ma communauté, de ses oeuvres éducatives et de mon district pour faire en sorte que le bon fonctionnement soit assuré et que la prise en charge par des Laïcs compétents et lasalliens puisse se faire en toute clarté».

D'ailleurs, M. de La Salle a su faire appel à des Laïcs au moment où *l'urgence était de raffermir les Frères* par une longue retraite à Vaugirard: il remplace momentanément les Frères dans leurs classes par des maîtres du Séminaire pour la Campagne qu'il avait ouvert à Reims quelques années auparavant.

Il n'y a pas à tirer argument de ce fait, sauf à reconnaître que *le vœu héroïque concerne les Frères autrement que les Laïcs lasalliens*. «Jean-Baptiste de La Salle a fait prendre conscience aux Frères qu'il leur fallait retourner aux sources de la vie religieuse, retrouver leurs motivations, se renouveler dans la ferveur spirituelle et témoigner en menant une vie plus authentique».

Un moment crucial

«L'Institut vit en effet un moment crucial de son histoire commente le Frère Emanuele: il se trouve dans *une grande perplexité*, comme Jean-Baptiste de La Salle:

— le nombre des Frères a diminué de moitié en 20 ans;

— des Frères sont découragés, démotivés;

— le nombre de nos institutions est trop important: nous ne pouvons pas faire face à tous ces engagements;

— la recherche de l'efficacité porte à négliger la vie spirituelle;

— si nous réussissons à donner à nos élèves une bonne culture profane, le message chrétien passe souvent mal: n'y sommes-nous pas pour quelque chose?

— associés à des Laïcs dans le travail, nous n'avons guère de courage et d'inventivité pour leur annoncer le message chrétien et la spiritualité lasallienne».

Ce constat sévère n'invite pas son auteur au pessimisme mais à un amour lucide. «Le message du vœu de 1691 m'implique toujours plus dans l'Institut. Il me fait sentir que cette famille est toujours plus mienne: j'en connais toujours plus les limites, les rides, mais en elle aussi je reconnais des signes de grande vitalité, des élans généreux et une force énorme pour répondre aux défis du monde d'aujourd'hui».

«On peut être de cette famille de multiples façons. Je crois qu'aujourd'hui de La Salle m'invite à accomplir un saut dans la qualité de ma vie, à découvrir à nouveau ce qui est vraiment valable et qui justifie notre choix à nos yeux et aux yeux du monde: DIEU.

Saint J.B. de La Salle, maître et modèle de dévouement.
Dessin de Pescador.





Le Fondateur se dévoue aux pauvres. Dessin de Pescador.

«Pour Dieu et pour les pauvres parmi lesquels il se manifeste, nous sommes appelés à un style de vie plus simple, plus fraternel, plus solidaire».

Car «cet engagement exige une *fidélité créatrice*, sans regrets inutiles du passé, un engagement vécu non pas seul mais de façon communautaire». Ce qui ne veut pas dire grégaire: «Si on attend que les autres se convertissent, si on rêve que tous s'engageront, on ne commencera jamais! Avec patience et humilité, il faut commencer avec *un petit groupe qui fait levain*, qui aide les autres à jeter un regard de foi sur la réalité».

Un signal d'alerte

«Le voeu héroïque de 1691, remarque le Frère Jaume, a joué un rôle providentiel aux débuts de l'Institut pour le consolider et assurer sa continuation».

«Dans les situations caractéristiques de notre société d'aujourd'hui, ce voeu nous interpelle particulièrement tous. Comme à l'époque du Fondateur nous ne sommes pas aujourd'hui en situation de *pure fidélité à une continuité* mais bien dans une situation qui requiert davantage *une fidélité créative et innovante*, selon l'Esprit de Dieu, qui peut exiger une succession de ruptures».

«Par conséquent, ce tricentenaire représente un signal d'alerte pour que le charisme pénètre l'Institut pour lequel il a été fondé».

«Personnellement, le rappel de ce voeu héroïque est pour moi une incitation à la générosité dans la vocation. Nous ne sommes pas de simples fonctionnaires avec des compétences professionnelles déterminées, mais, selon l'intuition lasallienne, *des serviteurs de l'Évangile*, charge qui exige la disponibilité pour les besoins de la société dans la perspective du salut».

Un point de ralliement

Le Frère Michael, sans vouloir réhabiliter Vuyart, estime qu'on ne peut omettre tout ce qu'il a apporté à la jeune Société: «Trois hommes avaient fait voeu d'association en 1691 dans le but d'établir la Société; chacun a vécu ce voeu à sa façon, *aussi loin qu'il en était capable*, en réponse aux circonstances que la vie l'amenait à rencontrer».

«Je crois que ces trois vies attestent qu'il y a diverses manières de répondre *héroïquement* au besoin d'éducation chrétienne qui fonde l'existence de l'Institut aujourd'hui comme il l'a fait depuis ses commencements».

Le voeu apparaît alors «comme un point de ralliement qui permet aux Frères de faire face à leur déclin numérique, ou même de l'enrayer. Le plus fructueux, je pense, sera de continuer à associer au travail qu'évoque le voeu de 1691 les divers engagements personnels dans la foi, l'espérance et l'amour pour le travail d'éducation chrétienne».

Un coup de fouet

«Dans cette période de crise que nous traversons, crise des vocations et vieillissement, *et donc crise de l'avenir de l'Institut*, ce voeu héroïque, dans les circonstances où il a été fait et qui étaient semblables aux nôtres actuellement, ne peut que nous interpeller profondément et vivement».

Tout est là pour nous pousser au découragement et à abandonner le navire ou à nous laisser mourir. Mais ce voeu, cette démarche du Fondateur est un coup de fouet qui nous pousse à reprendre courage, à recouvrer et ranimer l'espoir, à refaire la

Pour la fondation et le soutien des Ecoles Chrétiennes le Fondateur a vécu des moments de difficulté et d'angoisse, soutenu par la Foi et la prière. Dessin de Pescador.



démarche du Fondateur: nous engager à nouveau totalement en misant tout sur Dieu et sa Providence sans aucun esprit de retour, mettant toute notre confiance, tous nos espoirs en Lui et remettant notre avenir et celui de notre Institut entre ses mains».

«Lui seul est notre espoir, Lui seul est notre avenir, Lui seul est notre vie, Lui seul est notre lumière malgré les horizons sombres que nous voyons avec nos yeux humains du côté de l'avenir» (un Frère de la SIEL).

Un abandon complet à Dieu

Pour le Fondateur et ses deux compagnons, dit le Frère Orlando, «c'était un jour d'abandon à Dieu: briser les chaînes du découragement et de la frustration, aller à la rencontre des enfants, des Frères, des écoles les plus pauvres de Paris, de Reims, de Rouen, et, par étapes successives, du monde entier».

«C'est un acte radical qui doit nous amener à penser, méditer, juger et agir à la lumière du charisme lasallien».

«Ceci représente pour moi, confirme le Frère Adelardo, le salut de l'Institut en un moment délicat du processus de sa fondation; cela m'invite à *renouveler ma foi en la Providence de Dieu*, agissant alors et maintenant dans l'Institut; cela m'invite, associé à mes Frères, à engager et consacrer ma vie pour revitaliser l'Institut en cette époque de crise qu'il traverse actuellement».

Un signe des temps

«Sans doute, pour le Frère Jean-Marie, l'Institut n'est pas actuellement dans la même situation» qu'à l'époque du Fondateur. «On peut quand même penser qu'il est à *un tournant de son histoire*, qu'il a besoin plus que jamais d'engagés résolus, à la foi d'Abraham et de La Salle».

«Il faut la foi de La Salle pour voir dans les situations actuelles un *signe des temps*, un message divin à décoder, le langage divin. Il faut la *sensibilité religieuse des élus de Dieu* de la Bible pour croire aux *visions*, les comprendre et les suivre dans un acte de foi et d'amour. Dieu change-t-il de langage? *Dieu doit-il me parler en clair*? Où serait ma foi? Suis-je appelé? choisi? Je tremble en écrivant ces mots! Si je dis oui, ils m'engagent, m'impliquent, me sacrent, me *vouent*. Ce vœu est acte de foi, c'est le OUI intime et personnel à l'appel d'un Dieu fidèle éternellement, comme acteur privilégié dans un processus divin de l'histoire du salut. *Cet Institut est d'une très grande nécessité*».

Sur quoi fondons-nous notre espérance?

Le Frère Léon se laisse interroger par la démarche de Jean-Baptiste de La Salle et de ses premiers Frères, reconnaissant dans la *Société des Ecoles chrétiennes* l'oeuvre de Dieu. «Leur ACTE de consécration pour PROCURER ET MAINTENIR leur communauté naissante, c'est à nous à le reprendre aujourd'hui, alors qu'un certain nombre de Frères sont *perplexes* sur l'avenir de ce que nous appelons *nos oeuvres* en France ou ailleurs. Mais il nous faut entendre les questions qui nous viennent de nos devanciers:

— *Quelle est notre FOI en l'Institut aujourd'hui?*

L'Institut, c'est nous dès à présent et pour toujours jusqu'au dernier vivant...

— *Qu'est-ce que nous sommes prêts à RISQUER pour MAINTENIR LEDIT ETABLISSEMENT?* Demander l'aumône et vivre de pain seulement, qu'est-ce que ce sera pour nous aujourd'hui?

— L'OEUVRE DE DIEU, c'est son SALUT qui est toujours à faire advenir, à partager, pour que la Bonne Nouvelle atteigne *ceux qui sont loin* justement... Sur quoi fondons-nous notre espérance?

• Sur la FORCE DE L'ESPRIT qui nous conduit ENSEMBLE?

• Sur la fidélité de Dieu à SON OEUVRE depuis 300 ans?

• Sur *d'autres considérations humaines?*

«De recommencements en recommencements»

Le Frère Dominique lit, dans les décisions prises récemment en France, une capacité à «faire espérance dans une situation de crise».

«Pour moi, c'est le signe de *la force de Dieu qui vient faire toute chose nouvelle*. Il n'abandonne pas son oeuvre. Cet événement nous dépasse. Il est la manifestation de la fidélité de Dieu. Le vœu du 21 novembre 1691 m'invite à vivre dans l'Institut avec beaucoup d'espérance».

«Les décisions prises par l'Assemblée des Frères de France sont éclairées par cette même espérance. L'ensemble du travail mené depuis un an est le signe de l'unité qui existe dans la Région. L'ouverture du Noviciat à Parménie avec quatre novices est un signe de grande espérance pour tous les Frères, mais aussi pour tous les Lasalliens qui découvrent de plus en plus l'esprit de De La Salle».

«Le Seigneur nous invite à *choisir la vie* et l'espérance. C'est un nouvel appel à vivre ENSEMBLE ET PAR ASSOCIATION avec encore plus de joie et d'espérance. C'est un appel du Seigneur à vivre comme le Fondateur *de recommencements en recommence-*

ments. C'est une invitation à *aller en eau profonde et à jeter les filets. Il nous précède en Galilée...*

«Oui, Lasalliens l'Aventure continue!»

Foi, espérance et association

Pour le Frère Roger, le VOEU HEROIQUE est démarche de Foi, d'Espérance et d'Association.

DEMARCHE DE FOI: «*Prosternés dans un très profond respect, De La Salle et ses deux compagnons croient en ce Dieu qui «conduit et règle tout d'une manière admirable et avec une grande sagesse, qui est si bon qu'il pourvoit à tous les besoins de ses créatures... et qui est si puissant qu'il peut faire tout ce qui lui plaît» (Devoirs I, p. 16)*

DEMARCHE D'ESPERANCE: Humainement, le tableau est sombre: mort du Frère Henry L'Heureux, départ de plusieurs Frères, maladie ou fatigue de quelques autres, un noviciat vide!... Convaincre ses deux compagnons, en ces heures incertaines, de se consacrer «à l'établissement de la Société des Ecoles chrétiennes» et s'engager «pour toujours, jusqu'au dernier vivant», c'est vraiment «se confier à Dieu». C'est l'expression même qu'utilise De La Salle pour définir la vertu d'Espérance (Cf. Préface des Devoirs I).

DEMARCHE D'ASSOCIATION: «Nous faisons voeu... nous avons signé...». De La Salle était-il déjà convaincu, en 1691, que *cet Institut est d'une très grande nécessité*, comme le dira la Règle de 1718? Le «*Nous promettons d'un commun consentement*» anticipe l'«*ensemble et par association*».

Je considère ce geste du 21 novembre 1691 comme *vital* dans le sens qu'il a été *vie* et qu'il a donné *la vie*. Pour chaque participant individuellement et pour le trio communautairement, ce geste a été acte de Foi et d'Espérance. Il m'invite aussi à vivre la Communauté pour rendre visible *l'ensemble et par association* qui sera une présence de service et d'amour».

Foi, espérance, fraternité, zèle

Ce que ce voeu représente pour moi? (Frère Guillermino).

UN ACTE DE FOI: croire que c'est Dieu qui appelle; que c'est l'oeuvre de Dieu, que c'est en son nom et par son pouvoir que l'oeuvre existe et qu'elle demeure seulement par lui.

UN ACTE D'ESPERANCE: espérer en Dieu qui veut cette oeuvre; espérer que Dieu s'y manifeste et agit à travers cette oeuvre; qu'on est un instrument entre les mains de Dieu.

UN ACTE DE FRATERNITE: on ne va pas seul; Dieu veut la communauté et l'engagement doit être ensemble et par association.

UN ACTE DE ZELE: l'amour de Dieu et des enfants ne permet pas de se résigner ni de se croiser les bras; il faut travailler à aller de l'avant, même si les perspectives de succès sont minces.

Cela m'invite à vivre:

EN ESPRIT DE FOI: la foi doit être la raison d'être de ma consécration et de ma fidélité.

EN ESPERANCE: au niveau des vocations, l'Institut est pauvre mais... Dieu y pourvoira. Si Dieu veut l'oeuvre, elle demeurera.

EN FRATERNITE: ensemble et par association, comme un seul homme; c'est en communauté que doit se réaliser notre consécration; Dieu agit dans l'Eglise, dans la communauté pour construire son Royaume.

EN ESPRIT DE ZELE: aimer d'un amour tendre et ferme ceux que Dieu met entre nos mains; travailler à les conduire à Dieu malgré tout ce qui s'y oppose, avec la confiance que c'est l'oeuvre de Dieu.

Un défi personnel dans ma vie

«Quoique connaissant le voeu héroïque depuis le Noviciat, reconnaît le Frère Brendan, c'est seulement depuis les dix dernières années qu'il est devenu un défi personnel dans ma vie».

«C'est devenu pour moi le symbole de quelqu'un qui pose une priorité et exprime la volonté de la mettre en oeuvre, quel qu'en soit le prix».

«Quand je suis en train de faire trop de quelque chose ou quand je vois mes priorités remises en cause, le voeu héroïque m'aide à me retrouver dans le droit chemin».

Là où il sera nécessaire

«Quand nous nous plaignons aujourd'hui du manque de Frères, remarque le Frère Virgilio, se présente à mon esprit le groupe des *trois* qui furent capables d'exprimer devant Dieu, en une consécration très particulière, leur engagement de s'associer totalement en Institut, en dépit des difficultés qu'ils devraient subir et des obstacles prévisibles qui pourraient se présenter à eux».

«Je crois que si aujourd'hui nous sentions et voyions les Frères dans leur *dépendance confiante* envers Dieu et dans la *disponibilité totale* de ce que nous sommes et de ce que nous avons pour un meilleur service de l'Evangile, là où il sera le plus nécessaire et pour aider les plus défavorisés, le rayonnement

de l'Institut et son service dans l'Eglise seraient plus grands et se convertiraient en source de vocations».

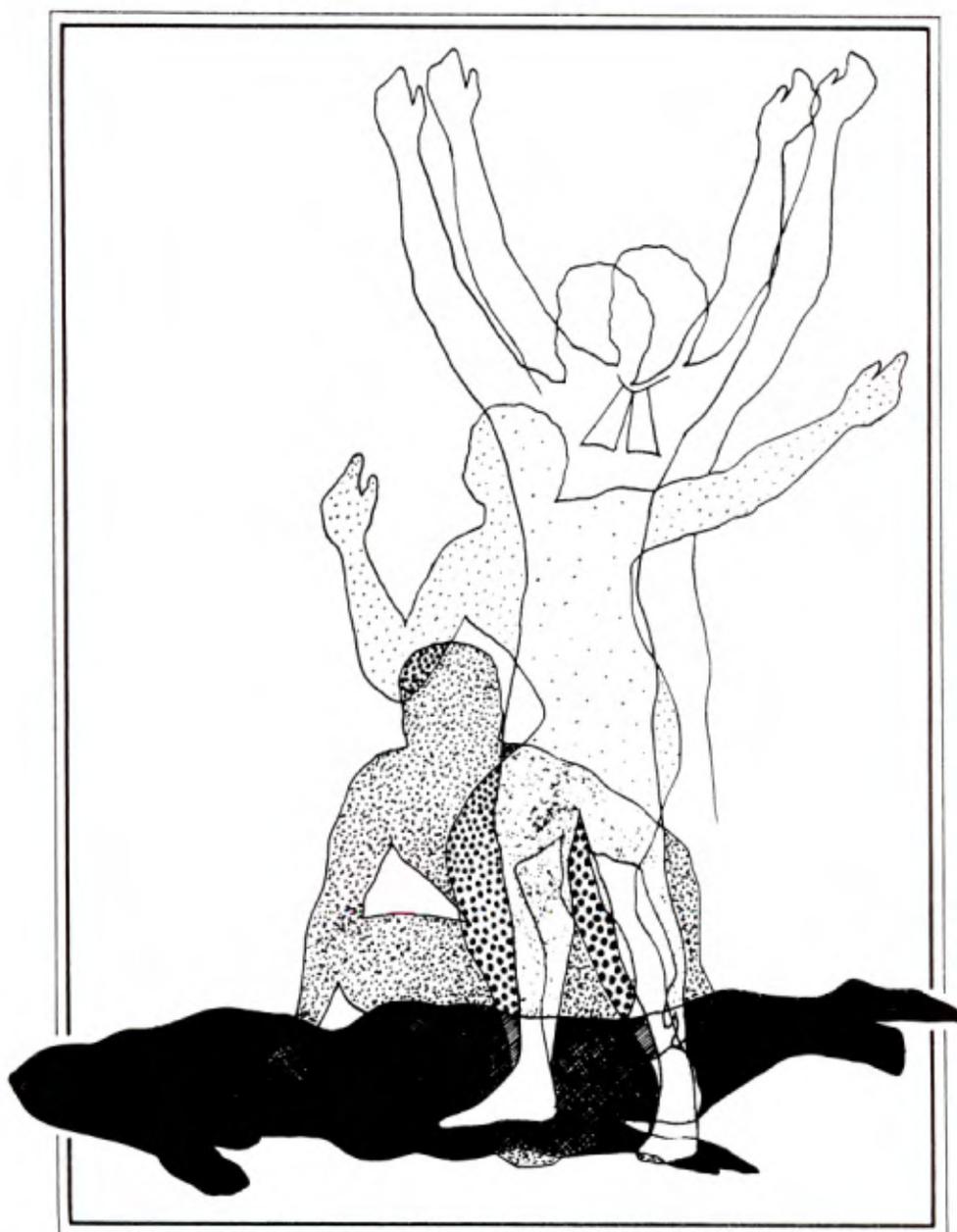
Des appels à discerner

Le Frère Johan avait déjà présenté des appels que le voeu de 1691 aidait à juger. «Ces appels sont aussi ceux qui ont rapport avec la formation de base et avec l'animation pastorale de nos écoles par de petites revues publiées à l'intention des maîtres, des professeurs de religion et des directeurs».

«Ces appels sont enfin ceux qui concernent la recherche et les études lasalliennes, la formation des Frères et des Laïcs dans un esprit lasallien.

«Car ce qui compte par-dessus tout, ce n'est pas moi, c'est *nous*».

«Cette année d'anniversaire, pense le Frère Odon, renforce encore plus le rôle du voeu de 1691 dans ma vie, pour donner plus de sens à l'héritage spirituel, intellectuel et moral légué par le Saint Fondateur: il me demande d'être toujours plus disponible devant l'interpellation de notre société».



Dessin symbolique de Marek Mika, Frère de Pologne.

La médaille du voeu héroïque

«Je ne me rappelle pas la première fois où j'ai entendu parler du "*Voeu héroïque*", reconnaît le Frère Larry, mais il y a quelques années, nos Frères faisant leurs premiers voeux reçurent la médaille du voeu héroïque. Cela m'a beaucoup impressionné: c'est un symbole, approprié et inspirateur, pour être donné comme cadeau et rappeler la première profession. J'ai maintes fois entendu parler de Gabriel Drolin et de Nicolas Vuyart, mais c'est seulement depuis que je suis à la SIEL que je réalise vraiment la signification du voeu de 1691».

«Je trouve inspiration dans le voeu de 1691; et le fait quelque peu déconcertant que Nicolas Vuyart ait choisi de quitter l'Institut est un rappel que *l'appel que Dieu nous adresse continue à se déployer* durant toute notre vie. Vuyart fut appelé ailleurs, et Drolin passa de nombreuses années loin des deux autres, seul à Rome. Mais le voeu avait été fait, le chemin tracé, et la semence germait et portait fruit».

«Je crois que le mot *héroïque* convient parfaitement. Pour moi, il représente l'une des plus belles heures de nos débuts, principalement parce que c'est comme un signe d'espoir au milieu de l'obscurité».

Oui, Seigneur, nous voulons! (Frère Paulo)

«Nous voulons, Seigneur, assumer aujourd'hui les défis que Tu nous lances d'*évangéliser cette société qui est loin de Toi*. Aux portes du 3^e millénaire, elle adore tant de faux dieux; souvent, elle nous rejette et même nous persécute, comme elle l'a fait de notre Père et Fondateur, comme elle l'a fait de Toi quand Tu t'es incarné dans le monde pour nous sauver: "*Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans ce qui était son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli*" (Jn 1, 10-11)».

«Vraiment, Seigneur, Tu as surmonté beaucoup de difficultés pour accomplir la volonté du Père, pour réaliser ta mission. Tu as été rejeté, contesté, persécuté et calomnié: "*Quelques-uns se levaient pour donner un faux témoignage contre lui*" (Mc 14, 57)».

«Enfin, Tu as vaincu le monde, ce monde si complexe, si compliqué et en crise: et Tu nous y envoies à notre tour, spécialement nous, *dans notre difficile situation d'Amérique Latine, du Brésil*, où le peuple crie pour la liberté, Tu nous envoies avec ces paroles

qui rendent fort: "*En ce monde vous faites l'expérience de l'adversité, mais soyez pleins d'assurance: j'ai vaincu le monde!*" (Jn 16, 33)».

«Pour que nous assumions ce défi quotidien de vivre notre consécration, d'être témoins des valeurs évangéliques en vivant en communauté dans un monde dominé par le désir d'avoir plus, par les valeurs de la société de consommation, par les anti-valeurs de la domination, de l'exploitation et de l'injustice: *augmente en nous la foi, Seigneur; donne-nous, Seigneur, la confiance en ta divine Providence, qui a conduit toute la vie de La Salle et l'a amené à prononcer le Voeu héroïque avec ses deux compagnons juste au moment où tout paraissait s'effondrer. Donne-nous cette confiance en Toi, qui a fait espérer La Salle contre toute espérance et qui a amené deux autres Frères à s'associer avec lui pour mieux Te servir*».

«Qu'avec notre manière d'être, Seigneur, notre foi, nos gestes et nos attitudes, notre manière de vivre la consécration et notre don radical à Toi, nous puissions être *semences de vie nouvelle et témoins d'une telle communion* avec Toi que, Toi vivant en nous, beaucoup de gens Te connaissent grâce à nous, T'aiment et veulent Te suivre, se laissant prendre par ta vie et par ton projet de monde nouveau. Monde nouveau où respandit ton éclat, où la vie triomphe de la mort, où peut germer et croître, ici et déjà, l'éternité».

«Oui, nous voulons T'imiter, Seigneur, dans ton don total pour le salut des hommes, dans l'obéissance à ton Père. Oui, nous acceptons ce défi que La Salle, ton serviteur, a déjà assumé et affronté; nous acceptons de *nous remettre inconditionnellement entre tes mains* pour procurer, aujourd'hui, ta gloire et le salut du genre humain grâce à l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse».

Frères: Adelardo Alvarez Perez (Madrid); Alfred Calcutt (Grande Bretagne); Brendan Fitzgerald (New York); Dominique Rustuel (France); Emanuele Costa (Turin); Fernando Barrio Barrio (Valladolid); Guillermo González Villanueva (Mexique Nord); Jaume Pujol i Bardolet (Catalogne); Jean-Marie Gueben (Zaïre); Johan Van Pottelberge (Belgique Nord); Larry Schatz (St. Paul Minneapolis); Léon Curie (France); Luis Orlando Patiño Ledezma (Bolivie); Michael McGinniss (Baltimore); Odon Razafindrakoto (Antananarivo); Paulo Petry (São Paulo); Roger Petit (La Réunion); Virgilio Rojo Moreno (Andalousie). Synthèse des réponses: Frère Alain Houry (France).

CELEBRATION DU VOEU HEROIQUE

(21 novembre 1691 - 21 novembre 1991)

Voici quelques éléments de célébration qui peuvent vous aider à préparer, à vivre cet événement dans la foi et l'espérance. Il est toujours possible d'adapter aux diverses situations que nous vivons:

- Prière communautaire.
- Rassemblement de Secteur.
- Rencontre de District.
- Fête de toute la Région.
- Célébration avec toute la Communauté Educative d'une oeuvre.
- Assemblée de la Famille Lasallienne...

Il serait bon d'une manière ou d'une autre de voir comment les jeunes et les éducateurs seront associés à ce temps fort de la vie de l'Institut. Il est toujours possible avec les équipes de catéchèse, d'aumônerie ou de formation chrétienne de mener une réflexion sur la vocation. Il faut alors y associer l'équipe de la pastorale des vocations.

I. Aménagement du lieu de la célébration

Quel que soit le lieu de la célébration: oratoire, chapelle de communauté, ou église paroissiale... L'aménagement du lieu est très important.

a) Un poster, une statue du Fondateur ou un tableau bien mis en valeur... A côté, on peut allumer le cierge pascal pour nous rappeler que nous passons comme le Christ de la mort à la vie. A la suite du Saint Fondateur, notre engagement s'enracine dans le baptême.

b) Un bouquet de fleurs ou mieux une composition florale, aide à exprimer la prière.

c) Il serait bon d'avoir près de l'image du Fondateur: ou le texte du Voeu Héroïque ou au moins les trois signatures (J.-B. de La Salle, G. Drolin, N. Vuyart...) (voir Documents Iconographiques du F. Rousset, Planche 41). Un éclairage indirect permettra une mise en valeur.

N.B.: La participation de groupes de jeunes permettra peut-être de réaliser un ou des éléments de décoration : fresques, dessins, panneaux... Belle occasion d'utiliser les talents...et surtout de se sentir partie prenante....

II. Eléments de célébration:

Ces divers éléments veulent permettre de la souplesse et une adaptation facile soit à une prière, soit à une célébration, soit à une eucharistie.

a) *Un rappel historique:*

permettra de mettre l'assemblée en attitude de prière.

— Le présent Bulletin de l'Institut contient des textes qui peuvent être utilisés pour cela.

— On peut aussi se reporter à la Lettre Pastorale du Frère Supérieur: «Irrévocablement engagés» du 1er janvier 1991 (pages 8 à 12...).

— «Annoncer l'Evangile aux pauvres» (M. Sauvage et M. Campos) (pages 357 et suivantes...).

— Les Cahiers Lasalliens n° 4, 6, 7 peuvent aider...

b) *Chant de rassemblement:*

— A 128 : C'est Toi Seigneur, qui nous as choisis.

— K 35: L'Esprit de Dieu repose sur moi.

— L 072: Nous sommes le Peuple de la longue Marche.

— G 244: Peuple de l'Alliance.

— G 213: Si l'Espérance t'a fait marcher.

c) *Prière d'ouverture:*

Seigneur, nous te remercions pour Jean-Baptiste de La Salle et ses deux premiers compagnons: Gabriel Drolin et Nicolas Vuyart. Ils ont pris le chemin de ton Evangile en s'engageant irrévocablement. Donne-nous d'être attentifs aux appels des jeunes de ce monde. Donne-nous aussi le souci des plus pauvres, rends-nous capables de créer, renouveler et diversifier nos oeuvres selon les besoins de ton Royaume. Par Jésus-Christ, Notre Seigneur...

d) *La Parole de Dieu:*

1. ANCIEN TESTAMENT:

— Genèse 12, 1-4a: Vocation d'Abraham.

— Genèse 22, 1-2.9a 10-13.15-18: La fidélité d'Abraham.

— Josué 24,1-2a. 15-17,18b: Un Peuple qui s'engage...

- Psaume 1: Heureux l'homme (engagement).
- Isaïe 49,8-18: Fidélité de Dieu.
- Joël 3,1-5: La venue de l'Esprit.
- Sophonie 2,3; 3,12-13: Le Petit Reste.

2. NOUVEAU TESTAMENT:

- Matthieu 20,1-16a: Les Ouvriers de la Vigne.
- Matthieu 25: Faire fructifier les talents.
- Marc 8, 34-38: L'engagement exige le renoncement.
- Luc 1: Voici la Servante du Seigneur.
- Luc 11: Garder la Parole de Dieu.
- Jean 15: Choisis pour donner du fruit.
- Jean 17: Prière sacerdotale de Jésus.

N.B.: Il est toujours possible de prendre les textes de la messe de la fête du Saint Fondateur. Une manière de faire participer les jeunes est de préparer avec eux une gestuation... (voir Document de Lyon-Tardy: Gestuer L'Évangile).

e) *En écho à la Parole de Dieu:*

Méditations pour le Temps de la Retraite ou Explication de la Méthode d'Oraison:

MTR:

- 193/1: Le Ministère.
- 193/3: Le Ministère.
- 194/3: La foi sans les oeuvres n'est rien...
- 195/2: Vous êtes les Ambassadeurs de Jésus-Christ.
- 201/3: Le zèle ardent à sacrifier et consommer sa vie.
- 206/3: Tout faire au nom du Seigneur.

«Votre principal soin est-il donc d'instruire vos disciples des maximes du saint Évangile, et des pratiques des vertus chrétiennes? N'avez-vous rien plus à coeur que de faire en sorte qu'ils s'y affectionnent? Regardez-vous le bien que vous tâchez de leur faire, comme le fondement de tout le bien qu'ils pratiqueront dans la suite de leur vie? Les habitudes des vertus qu'on a cultivées en soi dans la jeunesse, trouvant moins d'obstacles dans la nature corrompue, jetant de plus profondes racines dans les coeurs de ceux en qui elles ont été formées. Si vous voulez que les instructions que vous ferez à ceux que vous devez instruire, pour les attirer à la pratique du bien, leur soient profitables, il faut que vous les pratiquiez vous-mêmes, et que vous soyez bien remplis de zèle, afin qu'ils puissent recevoir la communication des grâces qui sont en vous pour faire le bien, et que votre zèle attire en vous l'esprit de Dieu, pour les y animer» (MTR 194/3).

EMO:

- 28: Acte de remerciement.
- 32: Jésus-Christ est au milieu des Frères.

- 36: Jésus-Christ qui répand son Esprit.
 - 37 d: Dimension apostolique de la vocation du Frère.
 - 218 c: Offrande de toutes les actions.
- «Je voudrais en avoir une reconnaissance infinie, / mais comme je ne le puis, / je vous supplie, mon aimable Sauveur, / de suppléer à mon impuissance, / en acceptant ma bonne volonté, / et l'offrande que je vous fais / de toutes les actions de grâces / de votre sainte Mère, / de tous vos bienheureux anges / et saints, / comme aussi / de toutes mes pensées, paroles / et actions, vous suppliant / de les bénir et de les rendre agréables à vos yeux, / en les unissant aux vôtres...» (EMO 218 c).

f) *Proclamation de la Foi:*

Si présence des membres de la Famille Lasallienne, possibilité de faire le renouvellement des promesses du baptême... et pour les Frères renouvellement des Voeux.

g) *Un geste symbolique (musique):*

Chaque participant à la célébration est invité à venir jusqu'à l'autel pour signer un document portant par exemple l'article 17 de la Règle sur la mission partagée.

h) *Intercession ou action de grâce:*

Un temps de prière partagée peut être organisé. Il est possible aussi de prévoir quelques interventions suivant les participants: Frères... Laïcs... Parents d'élèves... Jeunes....

Il faut prévoir un refrain: «Que tes oeuvres sont belles» ou «Père Saint nous te chantons, éternel est ton amour...».

i) *Envoi:*

Chaque groupe ou communauté est appelé par le Frère Visiteur ou son représentant... Ils viennent devant et reçoivent un cierge allumé au cierge pascal. Le Frère Visiteur dira alors: «...Ambassadeurs et Ministres de Jésus-Christ / le Christ vous appelle pour travailler à son ouvrage. / Allez porter la Bonne Nouvelle du Salut / dans le monde où il vous envoie...».

Ils regagnent leur place et quand toute l'assemblée a reçu la lumière, tous sortent en chantant:

- Ta Parole Seigneur Dieu...
- Peuple de Frères... (T 122).
- Signes par milliers (K 226).
- Que tes oeuvres (A 219-1).
- Honneur à Toi...

Rome, le 7 avril 1991.

F. Dominique Rustuel

LE TRICENTENAIRE, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

C'est à l'intérieur du contexte dans lequel il naît et s'enracine qu'un fait trouve tout son sens. Le contexte des années 1689-1691 et la dynamique des faits que le Fondateur vit alors nous donnent le sens, les implications et les raisons du voeu héroïque.

Trois cents ans après, nous commémorons cet événement et nous le faisons avec le sentiment de rendre présent dans notre aujourd'hui ce qui, sans cesser de se situer à un moment de l'histoire, conserve une certaine actualité. Nous le faisons aussi dans le cadre d'une société qui recherche un sens, d'une Eglise qui fait le pari de la nouvelle évangélisation et de notre Institut qui se prépare au premier Chapitre général qui suivra l'approbation définitive de notre Règle.

En jetant notre regard sur notre aujourd'hui, nous ne pouvons manquer de trouver symptomatique l'affirmation qui figure dans l'introduction de «Redemptoris Missio», selon laquelle *«l'engagement des laïcs dans l'évangélisation est en train de modifier la vie ecclésiale»* (1). Une affirmation laconique et simple, qui suscitera certainement de savoureux commentaires.

On retrouve les mêmes intuitions au cours des dernières «Semaines de Vie religieuse» qui ont eu lieu un peu dans tous les continents et toutes les cultures. L'engagement croissant des laïcs dans les ministères non ordonnés lance à la Vie religieuse une invitation à *retrouver sa place dans l'Eglise* d'aujourd'hui.

La même dynamique trouve son expression particulière à l'intérieur de notre congrégation. Nous parlons de la mission partagée, de la famille lasallienne. Nous nous appliquons à aider ceux de nos collaborateurs qui se trouvent davantage sensibilisés à la connaissance et à la pratique du charisme lasallien, afin qu'ils découvrent la valeur de ministère que revêt leur engagement éducatif. Cet engagement croissant des laïcs vis-à-vis de notre spiritualité et de notre ministère nous invite à *redécouvrir notre place de religieux laïcs* à l'intérieur de l'Eglise d'aujourd'hui. C'est dans ce contexte d'Eglise et de congrégation que nous célébrons le tricentenaire de ce que nous avons pris l'habitude d'appeler le voeu héroïque.

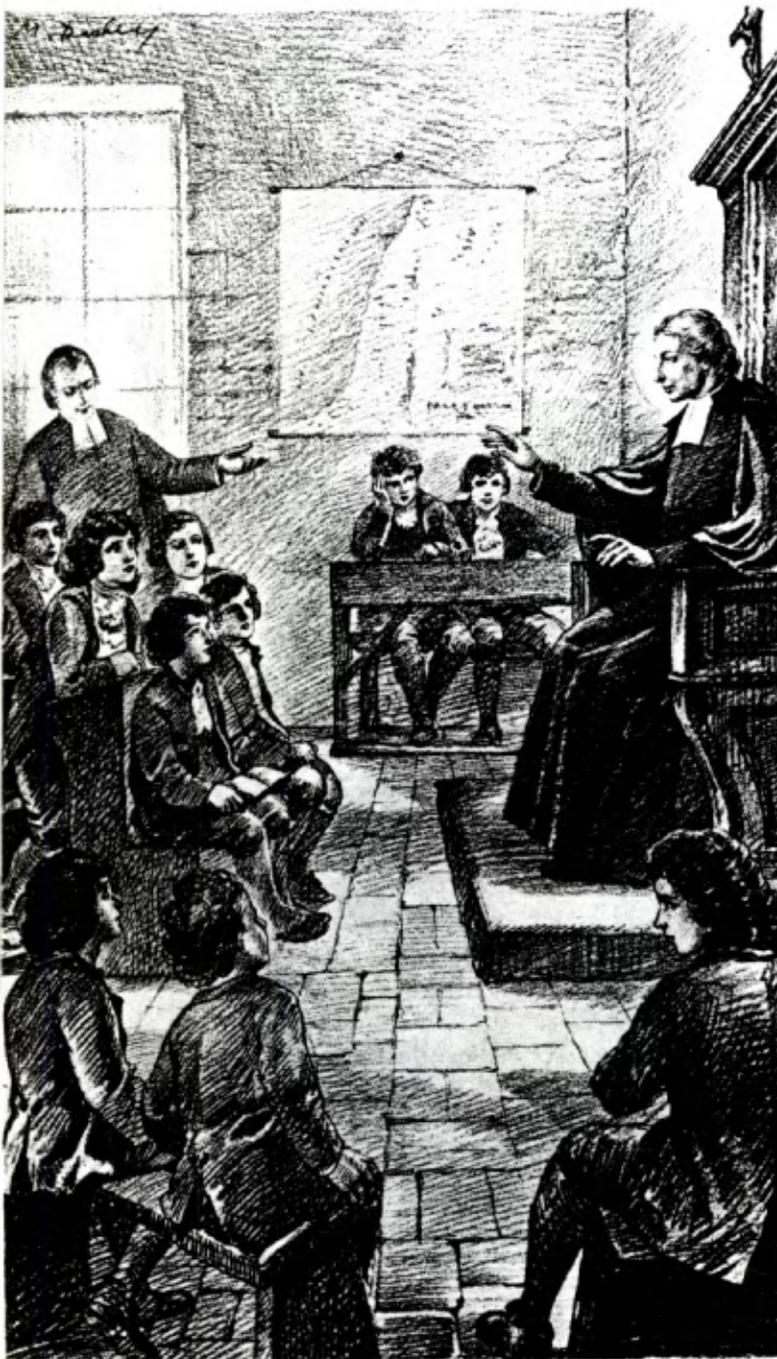
Au long du processus créatif de la fondation, le saint Fondateur a franchi successivement diverses étapes, avec un souci admirable de fidélité à la mission à laquelle il se sent appelé. La dynamique des faits le situe dans une conjoncture historique difficile, et il lui apporte une réponse que nous qualifions d'héroïque. Il est bon, à ce propos, de rappeler dans ses grandes lignes la crise survenue à Reims et à Paris (2):

- Il n'est entré qu'un candidat en trois ans (3).
- Le nombre des sorties de Frères continue (4).
- Les Frères Louis, Henri L'Heureux, Nicolas et d'autres dont on ne précise pas les noms sont morts.
- Les pertes sont contrebalancées par des postulants rapidement formés. Le postulat durait seulement quelques mois et on y recevait des sujets qui entraient trop jeunes.

La Salle conserve son calme, et ses points de référence restent clairs. Il ne s'alarme pas de la situation de la communauté (5): il prie, et c'est dans la retraite qu'il cherche quelle est la volonté de Dieu (6).

En dépit de tout le soin que le Fondateur avait apporté à l'accompagnement de la communauté, l'évidence des faits le conduit à une conclusion claire: il faut croître de l'intérieur, dans la recherche d'une identité propre. Cette conviction l'amène à prendre une série de décisions:

- Tant qu'il ne disposera pas de Frères bien préparés, il n'ouvrira aucune école. Il suit cette ligne de conduite. Il n'y aura pas de fondations avant l'année 1697, bien que des candidats soient entrés au cours de cette période.
- Il revoit le plan de formation et, pour la première fois dans l'Institut, il établit le noviciat en communauté autonome avec un plan de formation bien défini.
- Avec le groupe de Frères qui n'avaient que trois ou quatre années de communauté, il fait à Vaugirard une longue retraite qui dure des premiers jours d'octobre jusqu'à Noël. «Tout cela fut fait selon ses désirs» (7).
- Il établit un style de formation permanente et une dynamique d'accompagnement personnel très soignée:



- Les Frères de Paris vont à Vaugirard chaque fin de semaine,
- Les Frères lui écrivent personnellement chaque mois,
- Le Saint visitera chaque année toutes les communautés.

● Il fait le voeu héroïque en compagnie des Frères Gabriel Drolin et Nicolas Vuyart.

Tel est le cadre véritable dans lequel nous situons le fait du voeu héroïque. Ce que nous célébrons en vérité, c'est la refondation de l'Institut. Blain le laisse à entendre lorsqu'il relate la

maladie du Fondateur (qu'il place entre la fin de 1690 et le début de 1691). Il dit: «Vraisemblablement, s'il fût mort, sa Communauté eût été ensevelie avec lui dans le même tombeau» (8).

Se contenter de célébrer le voeu risque de polariser indûment un fait qui est en lui-même beaucoup plus riche, qui mérite vraiment tous les honneurs qu'on peut lui rendre en le célébrant en profondeur et dans nos vies.

Le saint Fondateur s'est-il laissé entraîner par tout ce que tenait de passionnant la mission qui lui était confiée? Lui fallait-il passer par cette phase d'«inexpérience», pour être en état de nous présenter quelques années plus tard, dans la Règle de 1694, une synthèse mûrie de notre identité? et de l'approfondir encore davantage dans celle de 1717?

Ce n'est pas le moment de faire ici une analyse de la réalité que nous sommes en train de vivre en tant qu'Institut, et au milieu de laquelle nous fêtons ces dates. Nous aussi, avec les nuances qu'exigent chaque situation et chaque lieu, nous pouvons constater que:

- Depuis «X» années, il n'est entré que «X» candidats,
- Nous avons eu «X» sorties,
- Il y a eu «X» décès,
- Les vides se combent parfois...
- La Mission reste toujours passionnante, et les demandes insatiables.

● Célébrer le voeu héroïque, c'est *refaire le même acte de foi* que le saint Fondateur:

- C'est Dieu qui, par sa Providence, a établi les écoles chrétiennes.
- Dieu est si bon qu'il veut que tous parviennent à la connaissance de la vérité.
- Les écoles sont «l'oeuvre de Dieu».
- Il faut se remettre à croire dans l'homme, dans le Frère, dans la force de la communauté, dans sa capacité de conversion et de fidélité.

Célébrer le voeu héroïque, c'est nous replacer au coeur de la mission et croître de l'intérieur en redécouvrant la radicalité de la consécration religieuse et la force de la fraternité. C'est opter, comme le Fondateur, pour croître de l'intérieur en découvrant à nouveau les racines de notre identité, c'est-à-dire *redevenir ce que nous sommes*.

Célébrer le voeu héroïque, c'est retrouver no-

tre place dans le ministère que nous partageons avec nos laïcs lasalliens dans toute la *force de signe et de parabole* que possède la Vie religieuse dans l'Église et la société d'aujourd'hui.

Il ne suffit pas que la communauté réduite des Frères se présente dans l'école avec la force de son efficacité, et sa capacité de direction et d'organisation. Est-ce là que résiderait notre tâche principale? Nous sommes confrontés à une chance unique de parvenir à être l'humble miracle de chaque jour qui, avec toute sa force prophétique, ne cherche pas tant à «agrandir» l'Église et l'Institut qu'à rendre «plus forte la présence du Royaume» parmi les hommes.

Le Fondateur a été capable de provoquer une véritable *mutation*. La formation initiale qu'il a procurée aux nouveaux candidats, et la formation permanente issue d'une redécouverte des racines qu'il a menée avec la poignée de Frères qui lui restaient, voilà ce qui a fait renaître l'Institut.

Commémorer le voeu héroïque, c'est opter pour renaître encore une fois. Ce n'est pas sans raison que le dernier Chapitre général avait choisi comme slogan: «Vous avez besoin de la plénitude de l'Esprit». Ce même Chapitre général nous a offert deux textes fondamentaux: la Règle qui, avec l'Évangile, est notre source de formation permanente, et le Guide de la Formation qui nous présente des grandes lignes et des orientations pour la formation initiale des nouvelles générations de Frères.

Commémorer le voeu héroïque, c'est opter pour la formation à tous les niveaux. Le Fondateur avait très bien compris qu'il n'y a pas de formation sans profondeur (racines) et qu'il n'y a pas de profondeur sans désert. Comme lui et son petit groupe de Frères, il nous faut sortir. Il faut laisser de côté les questions byzantines du Temple... Il faut sortir de la Synagogue... Il faut recommencer à bâtir l'Église... qui naîtra au milieu des difficultés.

Il faut sortir... chercher... et acheter notre Vaugirard... en périphérie... hors de la ville... là où nous nous retrouverons fréquemment, en communauté, comme des Frères, convoqués.

Je crois qu'il y a des zones dans l'Institut où, en raison des circonstances qu'elles traversent, la célébration de ce tricentenaire devra revêtir une signification particulière. Je veux parler des lieux où l'Institut est en train de s'implanter et des endroits où l'Institut connaît un degré accentué de vieillissement. Implanter ou réimplanter l'Institut, c'est l'oeuvre de l'Esprit Saint, mais cela requiert des hommes disposés à être ses médiateurs, dispo-

sés à sortir, à chercher et à créer toute une histoire de fidélité vécue au coude à coude.

Nous avons besoin également que certains d'entre nous fassent leur voeu héroïque, celui d'aujourd'hui. L'héroïcité n'a jamais été le fait de la majorité. Cette responsabilité reviendra-t-elle à nos hommes de gouvernement et de formation? En effet l'Institut, les Communautés, les Frères ont besoin d'être convoqués.

Nous avons besoin de tels hommes, dons du Seigneur, qui voient de l'intérieur et solidaires dans l'engagement, pour qu'ils nous convoquent à *redevenir ensemble ce que nous sommes*. Des hommes qui nous conduisent à «Vaugirard», afin qu'ensemble et par association nous maintenions les écoles au service des pauvres. Nos petites communautés ont besoin d'être ce petit miracle de chaque jour; elles qui, à partir de la radicalité évangélique et avec la force de la fraternité, partagent avec les laïcs lasalliens la même et unique mission.

Alors on comprend peut-être mieux la manière dont l'engagement apostolique des laïcs est en train de changer la vie de l'Église et comment, *du fait qu'ils trouvent leur place* dans l'Église, à leur tour *ils contribuent à ce que la Vie religieuse trouve la sienne*. Quelle conjoncture providentielle, celle du tricentenaire du voeu héroïque qui continue à être une source d'inspiration pour notre regard tourné vers l'avenir!

F. Bernardo VILLAR

NOTES

- (1) Redemptoris Missio: 2.1
- (2) GALLEGO, S.: «San Juan Bautista de La Salle» (BAC 477, Madrid 1986) pp. 228-251
- (3) BLAIN I, p. 312
- (4) BLAIN I, pp. 301-302
- (5) BLAIN I, p. 307
- (6) BLAIN I, p. 281
- (7) BLAIN I, p. 315
- (8) BLAIN I, p. 303

Le voeu héroïque, vitrail de S.P. Erolì. Un certain hiératisme marque cette oeuvre faite pour être vue de loin. Mais la souplesse du trait lui donne un ton serein. Destiné à la maison généralice des Frères, ce vitrail exprime la vision romaine du sujet en ce sens que, depuis l'époque baroque au moins, la ville éternelle sait que le tragique et la jubilation ne doivent pas être opposés mais unis. La présence de Dieu dans l'histoire fait naître l'espérance.

